

# HOOBO



F R E E L E T T E R

**DISQUES, FILMS, LIVRES, COMICS & PUNK**



Les bretelles HOB0 : souplesse, maintien et élégance.

« Birth is always painful. And just when you feel you've finished passing the equivalent of basketball through any particular orifice, the process tends to repeat. Such is the nature of a magazine. »

Edito du 1er numéro de Magnet ('93)

LE JOURNALISTE ROCK



Des rumeurs avaient circulé, des plans étaient passés de mains en mains, les plus sceptiques et les plus acharnés se promettaient d'être présent le jour où serait posée la première pierre, afin de vérifier si l'édification de cette nouvelle Babylone était conforme à leur fantasme. Car ces avancées significatives annonçaient la concrétisation d'un dessein appartenant jusqu'ici au domaine de la fiction spéculative. Il n'y a toujours pas de public à Brest, il va bientôt y avoir une salle. Quand la mairie s'est saisie du projet, elle avait clairement affiché ses intentions de faire les choses bien. Il était écrit aussi qu'elle les ferait lentement. 2003 avait été planifié. Nous y sommes, et nous en sommes encore loin. Je m'y attendais. Tout le monde finalement aura fini par mesurer les imperfections du système et les lacunes d'une bureaucratie atteinte de procrastination, me rejoignant dans le fatalisme (et tout ceci, je vous l'avoue, me transporte d'allégresse, principalement parce que j'avais toujours voulu placer le mot « procrastination » dans un papier et que cette mascarade me permet enfin de réaliser mon rêve - ç'eût été plus compliqué si ce rêve avait été conditionné par le dynamisme des entrepreneurs de travaux publics et leur promptitude à répondre aux appels d'offre, c'est plus facile quand on est soi-même son propre architecte). Mais bon. Passé l'obstacle administratif, il y a encore les questions subsidiaires. Entre un maître d'oeuvre ne jurant que par jazz-core postmoderne et les divergences de goûts et de tempérament des représentants du monde associatif, tirant les débats dans quatre directions opposées (métal hardcore, chanson française, reggae, électro), cela promet de joyeuses engueulades, de jalouses revendications, une programmation étriquée, et si on est en mesure de voir les White Stripes avant 2037, je m'estimerai heureux. Il n'est pas dans mes intentions de saper les énergies positives, les bonnes volontés ou le moral des troupes, seulement ne pas cautionner le n'importe quoi procédurier.

En tout cas, quand j'ai appris l'existence des croquis, j'ai aussitôt demandé si l'adjonction d'une rampe handicapé avait été prévue. Quand le temps m'aura marqué de ses outrages et la vieillesse jeté dans un fauteuil roulant, je n'aimerais pas m'apercevoir le jour de l'inauguration que l'accès m'est impossible. On attend cette salle depuis tellement longtemps. Ce serait franchement pas de bol.

En démocratie, la contribution fiscale avalise le mécontentement : j'assume ma citoyenneté avec distance et mauvaise foi. Mais je ne vais pas m'éterniser davantage sur ce j'ai eu l'occasion de voir, de lire ou d'entendre dire sur ce sujet qui fâche. J'écoute comme j'observe et je lis comme j'écoute, avec attention et innocence. Voyez ce que cette innocence a d'implacable : elle ne s'apaise que dans le jugement.

Cosmo

---

Recommandations (07/03) : Laurent Chalumeau : Moi et Bobby McGee (Grasset) ; Larry Brown : 92 jours (Folio) ; Dixie Buzzards : s/t (10"-Black Juju) ; Groovie Ghoulies : Monster club (CD-Stardumb); Holly Golightly : Truly she is none other (LP-Damaged Goods)

---

Contact HOB0 : ■■■■■■ ■■■■■■ – ■■■■ ■■■■■■ ■■■■■■  
 – e-mail : cosmozebra.hobo@gmail.com

HOB0 #2 – juillet 2003

Contributions à ce numéro : Cosmo, Jack, Jenn, Lucho, JC, Shel Talmy, Shadow Morton, Vic Maile, Martin Rushent. Barbara Steele.



# LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

## #3

*« Tel qu'il se tenait là, mi-suspendu en l'air, épiant tout le tour de l'horizon avec une ardeur si sauvage, on eût pu le prendre pour quel que prophète ou visi onnaire, contemplant les ombres du destin et annonçant leur venue par ses cris sauvages »*

Pour je ne sais quelles raisons, les White Stripes me font penser à Moby Dick. Peut-être parce que l'oeuvre de Melville est un zénith, une référence, l'aune à laquelle tous les écrivains, ses contemporains ou ses descendants, qu'ils l'aient voulu ou non, ont dû se comparer. Peut-être parce que Moby Dick est universellement reconnu comme Le Grand Roman Américain. Peut-être parce que les White Stripes se sont imposés comme Le Grand Groupe Américain (rayer le mot « américain » de cette dernière locution). Peut-être parce que les White Stripes se sont affranchis de toute forme de récupération, qu'aucune caméra ne parviendra jamais à capturer leur essence, de la même manière qu'aucun harpon n'est jamais parvenu à percer la cuirasse de l'immense cétaqué, entité libre, insoumise et insaisissable. Peut-être parce que je considère les White Stripes comme « the highest achievement in music, art and human behaviour ». Peut-être que je débloque à pleins tubes.

La baleine est le plus grand mammifère aquatique. L'éléphant est le plus grand mammifère terrestre. Je garde un dictionnaire à portée de main, sans quoi je vais me retrouver à court de superlatifs d'ici deux phrases.

La genèse de « Elephant » s'inscrit dans le cadre d'un vaste programme de jumelage et d'échange culturel entre la Grande Bretagne et les Etats-Unis d'Amérique. Un vieux différent oppose les deux civilisations qui bataillent pour l'acquisition d'un prestige terni tenant à déterminer qui des anglais copiant les américains ou des américains copiant les anglais copiant les américains sont les plus méritants ou les plus bandants. La jalousie, l'estime timide, l'admiration inavouable et les complexes de toutes tailles s'imbriquent joyeusement pour façonner l'ambivalence de ces rapports. Ambassadeurs de charme s'il en est, les White Stripes arrivent à point nommé pour renouer des relations diplomatiques entre les deux pays. Au matin de l'été 2001, la presse anglaise avait fait des White Stripes ses chouchous. Devenir le chouchou de la presse anglaise, c'est être frappé par une malédiction séculaire, c'est comme si on vous avait jeté un sort ou contracté une maladie incurable, c'est pareil qu'un contrat sur votre tête, bref, vous êtes en sursis, sur la sellette, vous allez pas faire long feu, vous le savez et vous paniquez. Les White Stripes n'ont pas paniqué. Ils ont laissé venir ou sont allés de l'avant selon les circonstances. Curieux de nature mais sélectifs d'expérience, ils en ont profité pour voir le monde, choisissant leurs combats, choisissant leurs contrats, évitant de se montrer sur tous les fronts, refusant autant

de propositions qu'ils en ont acceptés. Ils en ont refusé beaucoup. Difficile à croire quand on liste leurs faits et gestes : concerts sur quatre continents, apparitions télévisuelles sous forme de rollercoaster cathodique (David Letterman, MTV Music Awards, Saturday Nite Live, Top Of The Pops, Conan O'Brien), première partie des Rolling Stones, production de Whirlwind Heat, guest-starring de Beck (Hansen), band-backing de Beck (Jeff), casting et soundtrack du film Cold Mountain, annonce d'un split-45t avec les Strokes (mais comme c'est le genre de projet qui met plus à contribution les avocats des groupes que les musiciens eux-mêmes, on attend toujours), apparitions discographiques fantômatiques (Thee Jenerators EP, featuring Blind Jack Lazarus), carnet d'adresses enrichis de plusieurs centaines de noms, indigestion de thé et surexposition médiatique qui mérite plus que jamais le nom de « couverture ». Car les White Stripes avaient une mission secrète à mener à bien. Nom de code : « Elephant ». C'est le récit de cette mission que je vais retracer. En juillet 2001, John Peel (35 ans et des poussières au service de sa majesté) les invite pour une session live aux studios de la BBC (les studios Maida Vale). Jack White profite de son séjour londonien pour faire du tourisme et visiter incognito les studios Toe-Rag. Photos, notes, microfilms, Jack White se constitue son dossier au vu et su de l'agent local, Liam Watson, qui le considère d'abord avec méfiance puis avec intérêt. Rendez-vous sera pris plus tard avec la Mata Hari du cru, Holly Golightly. « Tu la reconnaîtras facilement, assurait Liam à Jack, on ne la voit jamais sans un verre à la main et elle aura une chanson pour toi. » En novembre 2001, Jack White rencontre enfin Holly Golightly. Elle a un verre à la main mais pas de chanson pour lui. Qu'à cela ne tienne, ils la composent directement dans le studio et l'enregistrent dans la foulée. C'est « It's true that we love one another ». Test concluant, le Toe-Rag fait l'affaire et Jack White se sent bien à Londres. Le patriarche John Peel l'incite à venir gueuletonner une nouvelle fois à la radio. Evidemment les magnétos tournent : les White Stripes sont sur écoute. Steve Lamacq, l'autre disc-jockey réputé de la BBC, pique une crise de jalousie : il veut lui aussi faire chanter Jack White. C'est chose faite avec une session 4 titres (dont « I just don't know what to do with myself »), nous sommes toujours en novembre 2001. La pochette de « Elephant » indique l'enregistrement de cette chanson en 2002, mais mon implacable filature ne s'étant relâchée qu'à de très brefs moments, je suis formel : la version de « I just don't know what to do with myself » qui figure sur « Elephant » a été enregistrée en novembre 2001, entre le 19 et le 22 pour être plus précis, et entre 3h de l'après-midi et 10h du soir si on me cherche (je ne révélerai mes sources que sous la contrainte). Enfin donc, Jack et Meg supportent visiblement très bien les outrages gastronomiques de la fière Albion puisque les revoilà à quai en avril 2002.

Toujours aux studios Toe-Rag où ils enregistrent le reste de l'album « Elephant » (plus quelques inédits à paraître). Une quinzaine de chansons enregistrées en dix jours (soit trois fois plus que « White Blood Cells » – Liam Watson était fermement attaché à la journée de six heures, ceci explique cela), pour un montant total de 6000 £. Le plaisir que procurent ces chansons, lui, n'est pas chiffrable.

Du moins, en ce qui me concerne. Ce qui marche pour moi ne marche pas forcément pour tout le monde, je devrais m'en souvenir. C'est navrant mais il s'en trouve toujours pour railler sa personne ou ses manières, notamment cette façon obstinée, sur chacun de leurs

albums, de rendre grâce à Dieu. Et je sais ce que cette dédicace peut avoir de choquante, d'incongrue ou de pathétique pour ceux qui conçoivent le blues comme la musique du diable, le punk comme l'annihilation de soi et le rock comme (c'est une hypothèse) la valorisation de ce qui est sans valeur. Cela fera partie d'un autre débat. Je suis tout à fait habilité à discuter de points

secondaires comme les marques de bières, mais il ne me viendrait pas à l'idée de questionner sa foi. Ceux qui n'aiment pas les White Stripes me rendent nerveux. Qu'ils soient incapables de s'ouvrir à la puissance rédemptrice, le plaisir orgasmique, l'énergie vitale, l'amplitude émotionnelle et la grandeur de la musique des White Stripes m'attriste. Car je suis pour l'abolition des privilèges et je voudrais que tout le monde ait accès à cette grandeur. Dès qu'il s'agit d'eux, je prends la moindre moquerie ou le moindre haussement d'épaule comme une meurtrissure, je prends chaque parole dépréciative comme une offense personnelle et je me surprends souvent à imaginer quelques manoeuvres coercitives à exercer sur les âmes impies. Plutôt que de virer torquenadiste de salon, je préfère à travers une anecdote laisser la parole à Jack White. Le site whitestripes.net propose des concerts en rotation. Sur celui d'Austin (2003), on trouve une version sidérante de « You're pretty good looking ». Ça commence normalement, et puis il y a un pet. Une corde casse ou un ampli merdoie, toujours est-il que la musique s'arrête. Et là il se passe un truc : Jack White continue à chanter, il transforme le morceau en pièce exclusivement VOCALE. Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Dans des cas similaires, j'ai vu d'autres artistes improviser à côté ou s'arrêter complètement, suffisamment habiles pour pallier une défaillance technique par un semblant de spontanéité mais pas assez pour ne pas se laisser déconcentrer et suivre la ligne de conduite qu'ils s'étaient fixés. Je souligne le fait : Jack White termine le morceau qu'il a commencé. C'est remarquable. Les White Stripes ne sont pas des machines et ne dépendent pas d'elles. Les lumières s'éteindront, le courant sera coupé, les ordinateurs exploseront, tout contribuera à penser que le spectacle est terminé, les plus pessimistes verront en ces signes annonciateurs la réalisation d'une prophétie :

l'extinction du monde tel que nous le connaissons. Mais Jack White, inexorablement, continuera à chanter. Et c'est pour moi une certitude : il aura le dernier mot.

L'amour est aveugle. Certains bluesmen aussi. De leur propre aveu, les White Stripes puisent leur inspiration à cette source qui, sur un plan moins littéral, n'est pas une source mais un delta. Quand Rimbaud était de bonne humeur et répondait encore aux interviews, il consentait à définir son travail et vanter ses mérites en arguant par exemple que la poésie est un art de *voyant*. Il n'en faut pas plus pour rebondir sur la formule et faire du blues un art de *non-voyant*. Et on sait peut-être ce que c'est d'être aveugle quand on dépend d'impulsions



électriques ou d'ondes satellitaires pour établir un contact, quand on téléphone d'une province lointaine à l'être aimée et qu'on en est réduit à lui demander la couleur du ciel ou celle de sa robe. Pour cela, les limitations auxquelles s'astreignent les White Stripes ont du bon et la susdite couleur appartient forcément à une panoplie réduite où la nuance a son importance : le blanc, le blanc brillant, le blanc métalliquement teinté, le blanc éclatant, éblouissant, *aveuglant*.

Je profite d'un temps mort (j'ai failli dire « d'un blanc ») pour dire quelques mots sur Meg White. Au cas où certains se prendraient à sous-estimer son apport à la musique des White Stripes, ces quelques lignes se proposent de réhabiliter cette discrète personne que le talent tapageur de Jack White jette parfois dans l'ombre, cette personne envers qui il porte une affection toute fraternelle et de qui on ne pourra plus dire, depuis qu'il lui a offert une chanson, qu'il ne lui manque plus que la parole. Elle est essentielle. Si les White Stripes étaient une chaise, Meg serait le dossier. Si les White Stripes étaient un avion, Meg serait le train d'atterrissage. Un appui, un soutien, un dispositif de sécurité. Si les White Stripes n'existaient pas, c'est que Meg n'aurait pas été inventée. Elle a appris la musique avec les White Stripes ce qui n'a pas été sans difficultés ni ruptures de cadence. Disons les choses comme elles sont : elles s'emmêlait souvent les pinceaux (des documents en font foi) et quelques détracteurs insensibles à son charme et son ingénuité ne se sont pas privés de le lui reprocher, la taxant d'amateurisme, jugeant qu'elle jouait faux, qu'elle n'avait pas le rythme dans le sang. Ce qui était partiellement vrai : elle n'en avait pas beaucoup, mais elle n'a jamais rechigné à en faire don. La transfusion m'a été vitale. Réécouter les morceaux tout en pulsations (« Black math », « Ball &

biscuit », « Little acorns », « Black Jack Davey ») où chaque coup porté produit en moi une secousse de l'ordre du choc cardiaque. Le jeu de Meg est basique, dépouillé, sans fioriture, rappelant que le chemin le plus court entre la baguette et la caisse claire est toujours la ligne droite. On ne saurait être plus direct. Les White Stripes ont dévoilé leur mode de fonctionnement ainsi que leur emploi du temps : ils répètent pendant deux semaines, enregistrent sur une plage temporelle encore plus ramassée, pour ce qui est du temps passé à établir une set-list, il est égal à zéro. De set-list, ils n'ont point. Tout se passe au niveau du regard et si Meg est tenu d'obéir au doigt mais surtout à l'oeil, la lecture d'un visage n'est pas donné à tout le monde et il est à espérer que Jack White possède une palette d'expressions faciales plus fournie que celle de Roger Moore, à moins que tout ceci ne repose sur autre chose encore, les ondes qui émanent des êtres et que certains sont incapables de capter. Tout ça pour dire que le poste de batteur des White Stripes n'est pas à la portée du premier domestique venu et qu'il ne lui est pas dévolu par hasard. Si j'insiste fortement sur ce point, c'est parce qu'elle n'apparaîtra plus dans cet article. Je m'en excuse auprès d'elle.

Car je vais maintenant parler de « You've got her in your pocket », la seule chanson sur laquelle Meg est absente, je veux dire *physiquement* absente. Là, Jack est seul. Seul derrière sa guitare et face à ses sentiments. Dans cette jolie ballade, il nous donne à écouter un cas assez banal de névrose possessive. Un garçon aime une fille. Il veut la garder pour lui tout seul. Il veut la tenir captive. Il veut se la mettre dans la poche. Il veut garder le contrôle et maîtriser tous les paramètres. C'est évidemment mettre la barre un peu haut. Et quand il s'en aperçoit, il sait encore faire preuve de retenue, quoique différemment. Il a beau se rendre compte que c'est foutu, que sa meuf, elle va se barrer, il ne s'emporte pas impunément contre tout et n'importe quoi, pas plus qu'il ne s'effondre en sanglots ou ne laisse présager un passage à l'acte sous le couvert du drame passionnel. Non, la chanson se poursuit tranquillement vers sa fin inexorable et ainsi soit-il. C'est un thème qui appartient à la mythologie populaire et qui se délibère habituellement dans l'atmosphère confraternelle des bistrotts à grand renfort d'alcool et de formules réconfortantes (blabla, laisse-moi te dire fiston, une de perdue etc.) Dans un mélange d'amertume et de résignation, le garçon fraîchement éveillé à l'injustice du monde reçoit en leg un tombereau de théorèmes et lieux communs qu'il est convenu d'appeler « leçons sur la vie ». Jack White ne se veut ni sermonneur, ni pontifiant, ni paternaliste, la chanson se déroule paisiblement, pas un mot plus haut que l'autre (si ce n'est les infimes cassures de voix sur les « home sweet home ») jusqu'à ce que le dernier refrain provoque la surprise en substituant les personnes du singulier : « You » devient « I » et « Her » devient « You », « You've got her in your pocket » devient « I've got you in my pocket » et chaque fois que la chanson arrive à ce climax émotionnel, la joie et la tristesse me submergent, et je me rappelle appartenir à cette race d'hommes capables de fondre en larmes d'un instant à l'autre. Nous sommes bien plus qu'on ne pense dans ce cas. Je ne souhaite pas faire injure aux journalistes prompts à proclamer le génie de Jack White sans s'abaisser à préciser en quoi consiste ce génie, je

veux juste lever l'ambiguïté et clarifier les choses : Jack White est un génie parce qu'il chante « I've got you in my pocket » au lieu de « You've got her in your pocket » dans le dernier refrain de la chanson du même nom. Comme je le disais plus haut, la chanson possède les vertus de la fable, service compris et moralité incluse. Mais la leçon dispensée par Jack White suscitent de nouvelles interrogations pour qui se soucie de la subtile différence qu'il existe entre se mettre à la place des autres (compassion) et prendre leur place (ambition). Ce n'est pas une récente vocation de comédien qui lui fait passer si aisément d'un rôle à l'autre, d'interpréter avec la même passion les chansons des autres, de s'approprier les paroles d'une pulpeuse américaine, d'une allemande osseuse ou d'un bluesman noir aveugle, et il faudra s'inspirer de lui s'il nous est donné le courage et l'intelligence de comprendre ce qu'il fait et comment il le fait. Comment il a appris à absorber les âmes et à devenir multiple. Comment il a appris à mépriser la réalité quand elle est trop laide ou trop menaçante, et à la modifier, dans sa tête d'abord, à l'extérieur ensuite, si possible.

Je vais maintenant vous narrer une petite histoire. Il était une fois dans l'Amérique blanche un petit garçon blanc qui avait fait serment de jouer de la musique blanche. Ce petit garçon s'appelait Ryan Adams. Nourri de punk dans ses premières années, il découvrit la country par la suite. Il épousa la country tout en entretenant une relation adultère avec le punk. Il se mit à jouer de la country dans un esprit punk, c'est que qui est inscrit dans sa bio et sur sa carte de visite. La presse fit un bon accueil à son premier album. Ryan Adams en fût flatté. La légitimité accordée par la critique n'eût que peu d'incidences sur ses chiffres de ventes. Ryan Adams en fût peiné. A l'occasion d'un concert commun, Ryan Adams rencontra les White Stripes à l'après-midi de leur gloire. Jack le félicita de son concert, ce qui ne lassa pas d'étonner le premier homme. Les White Stripes lui étant supérieur en notoriété, il pensait être un parfait inconnu à leurs yeux. Dans sa tête d'étranges rouages (« mais... mais... il m'aime? ») se mirent en branle et la soirée se poursuivit dans une ambiance chaleureuse. Il tomba amoureux de Meg White, se noua d'amitié avec Jack White et répéta partout autour de lui que les White Stripes étaient (nous lui pardonnons son absence d'originalité) « le futur du rock'n'roll ». Fort bien. Ryan Adams décida de reprendre une chanson du duo, « Dead leaves & the dirty ground ». Cela partait d'une bonne intention. Le résultat servit d'aliment à une controverse. Car Ryan Adams avait changé les paroles de la chanson, pensant sans doute qu'on puisse introduire le relatif dans l'absolu et ajouter l'imparfait à ce qui relève déjà de la perfection. Dans sa version, on trouve quelques sous-entendus lubriques à l'attention de Meg, quelques allusions acerbes à l'encontre de la réussite économique de Jack et quelques jurons – « Shit », « Fuck » - par-ci par-là. Son interprétation est par ailleurs plaisante parce qu'il possède un beau filet de voix (un don mal exploité sur ses albums plutôt mornes) et principalement parce qu'il s'agit d'une chanson parfaite, mais voilà : il avait changé les paroles. Jack White constata le fait et s'en ouvrit par mail interposé. « I see you changed my lyrics ». Pour laconique que soit la formule, l'observation semblait

fondée et le commentaire impartial. Mais dans la tête de Ryan Adams, d'autres rouages se mirent en branle et il se persuada que Jack White avait pris ombrage du changement de paroles et qu'il s'était offusqué de l'innovation. Un mouvement d'humeur le conduisit à cracher son fiel dans le NME, traitant Jack White de "fucking ponce", houspillant ses habitudes vestimentaires, vitupérant sa participation cinématographique au film « Cold Mountain » sur le mode « moi aussi j'aurais pu le faire » et le sommant de réagir à ses provocations sur le mode « même pas cap ». Edifiant. Ryan Adams a par la suite présenté ses excuses et une fois encore retourné sa veste, acclamant « Elephant » comme un homme instable qui veut tant être calife à la place du roi et prince à la place de Jack White. Que ce dernier, en homme civilisé, ne se soit pas abaissé à répondre publiquement aux provocations de l'autre ne relève même pas du code d'honneur, c'est une simple question d'intelligence. Les propos de Ryan Adams empestaient l'alcool et puaien la manipulation médiatique. L'attitude de Jack White respire la sagesse. C'est le moins que l'on puisse attendre de quelqu'un qui n'a jamais cherché à se faire de la publicité sur le dos de plus célèbre que soi, qui s'est toujours montré attentionné envers moins connu que lui, qui n'a jamais jaloué les uns ni méprisé les autres, quelqu'un à qui le succès n'a pas tourné la tête, quelqu'un que la solitude et l'incompréhension inhérente à toute personne accédant à un haut niveau de notoriété n'ont pas rendu moins lucide.

Revenons un instant à « Dead Leaves & the Dirty Ground » selon Ryan Adams. Avez-vous remarqué qu'il n'y a jamais de gros mots dans les chansons des White Stripes ? Veuillez prendre note. Et si cela vous rappelle un adolescent à casquette s'escrimant à effacer le mot « Fuck » de la façade du Musée d'Histoire Naturelle de New-York, c'est que nous avons les mêmes valeurs. J'ai commencé l'article en me référant à un roman considéré comme un chef d'oeuvre, je le terminerais en me référant à un chef d'oeuvre qui se trouve aussi être un roman : « The Catcher in the Rye » de J.D. Salinger. Pour peu que l'on soit porté à l'analogie ou aux comparaisons, on trouvera un nombre incalculable de correspondances avec les White Stripes, que ce soit la sacralisation de l'enfance ou la préoccupation mystique. C'est en lisant un essai de James Lundquist sur le roman de Salinger que j'ai trouvé l'analyse la plus complète de « Death of the Sweetheart » (mini-pamphlet du booklet de « Elephant » : « He begins in a screaming rage against a society of convention, immorality, and the patently false, but he ends by establishing love and acceptance as a saving grace. »

Je relis ce que j'ai écrit et je réalise qu'il n'existe pas de mot assez grand pour parler des White Stripes. C'est encore dans l'essai de Lundquist que je trouve un excipit qui s'applique autant cet article qu'à « You've got her in your pocket », je cite : « he comes to the realization that life can never be grasped, never possessed or made to stay still. Whereupon he 'let go', and this letting go is the acceptance of life as life... »



PS : Le nombre de nos disques évolue de manière inversement proportionnelle à celui de nos neurones. L'attention et la capacité d'écoute diminuent au fur et à mesure que les discothèques grossissent. Deux tendances se dégagent : d'un côté une cargaison de disques auxquels je n'accorde guère plus d'une écoute, de l'autre quelques productions isolées que je passe à satiété jusqu'à ce que je parvienne à en épuiser le charme. Parmi elles : les Greenhornes. Si le revival 80's de ce qui s'appelait à l'époque le revival 60's vous semble une aberration, vous pourrez vous consoler en relisant Borges : « l'histoire est un cercle et il n'est rien qui n'est été et qui un jour ne sera. » Les Greenhornes rappellent les Chesterfield Kings (en plus laid-back) dont ils arborent aussi le look (en moins austin-powerisé). Chemises à fleur et île déserte. L'unique cocotier se fait secouer très fort et lâche, contre un peu de répit, la totalité de ses fruits. Abondante récolte : garage, soul, r'n'b, paisley sound, parfois un petit côté sludge-rock (c'est une étiquette à moi, sludge-rock, penser à Eleventh Dream Day en la décollant). Dans le sillage des très sous-estimés Monomen, les Greenhornes tentent aussi le pari de compiler les genres. C'est réussi. Je sais bien que tout le monde les trouve balourds, les Monomen. Pas moi. L'adjectif « classique » rebute ceux qui ne jurent que par le bruit et la déglingue mais il s'applique naturellement aux Greenhornes. Je sais très peu de choses des Greenhornes sauf qu'ils viennent de Cincinnati, qu'ils sont produit par un ex. Afghan Whigs, qu'ils sont sur Telstar et qu'ils ont servi de backing band à Holly Golightly (elle chante sur 2 titres) pour un 45t. Informations qui ne suffiront sans doute pas à convaincre les sceptiques, mais nous avons nos critères.

- The Greenhornes : « Dual Mono » (CD-Telstar)

PS : J'ai toujours aimé Sleater-Kinney pour une raison assez inavouable. Allez savoir pourquoi, les vocaux de Carrie Brownstein me ramenaient en enfance, l'espace des possibles représentée par la cour de récréation. Quand, mu par je ne sais quelle perverse cruauté, je prenais un diabolique plaisir à tirer les cheveux des filles. A partir d'un moment, rompues à ce mode opératoire, les filles mirent au point un système de défense ultra-efficace et, tandis que je repérais une proie facile et que, selon une tactique d'approche éprouvée, je me trouvais à portée de main de ma victime, celle-ci anticipa mon action malveillante et - ô surprise - poussa un cri perçant avant même que je n'eût saisi sa masse capillaire, provoquant en moi un trouble et une culpabilité qui n'ont cessé de me poursuivre depuis. Le chant de Carrie Brownstein évoque pour moi cette dérisoire manière de se protéger, écartant d'un simple cri toutes les horreurs du monde, la misère, la douleur, l'injustice, et les garçons qui tirent les cheveux des filles. Juste pour rappeler que Sleater-Kinney a enfin mis ses plus beaux titres dans le même album qui est aussi l'un des meilleurs albums parus l'année dernière.

- Sleater-Kinney : « One Beat » (CD-Kill Rock Stars)

Quand je suis arrivé à Paris fin 94, aucune banderole pour célébrer ma venue. Le décor de la gare et la une des journaux faisaient bien peu de cas de ma personne et des espoirs placés en moi, à savoir : gagner ma vie, devenir un homme, engrosser le nombre des actifs et contribuer à la baisse du chômage. Les consciences étaient ailleurs. Quelques jours auparavant un couple d'autochtones avait eu le mauvais goût de placarder chez eux une affiche de « Natural Born Killers », puis foiré un casse minable, accumulant les erreurs d'appréciation de la situation avec une rare constance. Il y avait eu mort d'homme. Seule survivante, la fille était maintenant présumée coupable d'impardonnables fautes : coupable de vol, d'homicide, de non-obéissance aux forces de l'ordre et de détenir chez elle une affiche de « Natural Born Killers ». Que ces occurrences soient liées ou non, on finirait par savoir. Le monde se divisait en deux camps : ceux qui voulaient tuer après avoir vu des films d'Oliver Stone et ceux qui voulaient tuer Oliver Stone. Je n'appartenais pas à ce monde. Paris. Des spectateurs scandaient « Blues Explosion » après un concert Cows/Hammerhead. Jon Spencer avait joué quelques semaines plus tôt, imprimant sa marque sur les esprits. J'étais passé à côté de l'essentiel, Blues Explosion ou la polémique Natural Born Killers, j'étais passé à côté de tous ces gens vivant dans le passé, tributaires d'émois vieux de quelques jours, dernières sentinelles d'un monde allant vers l'extinction. Je faisais l'apprentissage de Paris, la capitale, la Ville Lumière. Je m'y voyais mal. Je ne pensais pas tenir une semaine là-bas, sans un flèche en poche et sans ampoule de rechange. D'emblée, je me découvris un talent insoupçonné au ping-pong et une facilité étonnante à lire une carte de métro. J'y appris à boire le pastis au goulot, à tricher au tarot et à mépriser mes semblables. J'y appris de nouvelles insultes, en sept langues différentes. Ce fût une expérience très formatrice.

L'année dernière, je suis retourné à Paris pour acheter des comics. Dans le train, je suis tombé sur une vieille copine que je n'avais pas vu depuis deux ans. Elle a fait comme si de rien n'était, m'octroyant moins de gré que de force le rôle de confident. Un poisson rouge aurait aussi bien fait l'affaire, mais je me suis plié avec humilité à ces quelques heures de sociabilité forcée. Elle avait des choses à dire, mais pas à moi. A une époque où je la savais aller mal, je lui avais fait don de mon amitié. Veuillez, chère demoiselle, accepter ce modeste présent en gage de mon estime. C'était un geste chevaleresque. Et puis le contact s'était rompu. Au terme du trajet, nous avons tacitement reconduit cet accord.

Si « nous sommes tous des enfants de Paris » comme le déclare Raymond Depardon dans son film éponyme, alors je suis orphelin de père et mère, délaissé, répudié, rejeté, abandonné à mon triste sort, condamné à pourvoir autarciquement à mes besoins et ne compter que sur mes propres ressources. Un type chante « Pesame mucho » dans le métro : pour un peu, je lui demanderais une pièce. Mes doigts se referment sur le ticket d'entrée pour les White Stripes, lequel constitue pour l'heure ma seule et unique richesse. Je conçois qu'elle soit convoitée par les gueux séraphiques. L'atmosphère délétère déteint sur moi. Je déteste Paris. Cet endroit me déprime, je ne me reconnais plus. En revanche, je connais bien les White

Stripes. Et c'est réciproque.

A Londres, le prix des places atteignait jusqu'à 70 livres au marché noir. C'est ce que je ne me lasse pas de le répéter : les White Stripes sont injustement sous-estimés.

Le concert de Whirlwind Heat m'a déçu (pas de guitare sur « Decal off my sticker », pas de reprise de leurs chapeperons en rouge et blanc). L'album aussi m'avait beaucoup déçu. Leurs prestations de l'an passé avaient l'avantage de la surprise et m'ont mal préparé à ces déceptions à répétition pour lesquelles je m'obligerai tôt ou tard à un acte de contrition, car ma sympathie leur est acquise. Les amis de Jack White sont mes amis.

Une chanson des Cramps « Queen of pain » annonce le concert de Peaches. Effectivement, l'épreuve est douloureuse. La dame, à grand renfort de mimiques sadomasochistement allusives, s'assigne comme objectif de flatter les bas instincts du public (et vas-y que je me démène, et vas-y que je me désape, et vas-y que j'agite du croupion, et vas-y que j'exige de me faire applaudir et payer pour ça, c'est mon droit constitutionnel le plus pur). Ça tient du music-hall ou du numéro de cirque et je regrette sincèrement l'absence d'un accessoire aussi essentiel qu'un tabouret qui aurait conféré une symbolique encore plus parlante à ces feulements et coups de griffe dans le vide. L'electro-pop minimaliste de la germano-canadienne vous séduira assurément, à condition de n'avoir pas d'autres chats à fouetter. Heureusement, les pires choses ne durent pas.

J'ai souvent vécu les entractes comme des séances de torture, tout dépend du fond sonore retenu pour combler l'attente, prendre son souffle ou distraire les convives. Nos hôtes du Michigan étant des personnes de goût, la temporisation sera plaisante, comme en atteste le choix du fond sonore : « Fire of love ». La température monte de plusieurs crans. On dit que c'est autour du feu que se constituent les sociétés nomades ou sédentaires. Au vu de l'incendie déclenché par les White Stripes, on comprendra que j'établisse mon campement à distance respectable de la scène, aux environs du neuvième rang (ou devrais-je dire *cercle*), et compte tenu de la densité démographique, c'est bien le maximum que je puisse faire sans commettre un homicide. Dans ma tête défilent des mots comme fournaise, torride, infernal. Le concert n'a pas commencé et déjà je crève de chaud. Le son arrive avant l'image, tel deux silex frappés l'un contre l'autre : ce sont les premières mesures de « The big three killed my baby ». Je m'enflamme. Le rideau de l'Olympia ne s'est pas complètement ouvert que Jack White a déjà entamé le couplet de la chanson. Jack White porte un t-shirt rouge et un jean bicolore (le même que pour Top Of The Pops). Megg est vêtue d'un jean rouge et d'un t-shirt blanc. Ces informations sont d'une importance capitale. Dans cette matière ludique du reporting scénique, je suis vos yeux et votre canne blanche. Il faut le regarder pour le voir. De « The big three » à « Screwdriver », la musique obéit à un seul mot d'ordre : « Make the sweat drip out of every pore », ce qui est une façon originale de faire corps avec elle. C'est une extase où la transe mystique ne se départit jamais tout à fait des principes cartésiens. Je sue donc je suis. A l'entame du rappel, mes jambes flagellent pour le compte, c'est à défaillir. « Seven nation army », « Fell in love with a girl », « When I hear my name », « The union forever », « I wanna be the boy », « Small faces », « Bollweevil » et la traditionnelle invite

de Jack White à communier ensemble : « If you really want to make me happy [oh Jack, come on!], I hope you'll sing along with me ». Et je danse et je chante le dernier couplet de « Bollweevil », je chante « I'm looking for home », je chante parce que je veux faire plaisir à Jack et parce qu'il souhaite lui aussi me faire plaisir. Et le morceau s'achève, me laissant vidé, sonné, au bord de l'exténuation. Et je me dirige tout de suite vers la sortie parce que je sais qu'ils ne reviendront pas, je sais que quand Jack annonce le dernier morceau, ce ne sont pas des paroles en l'air et qu'il ne revient jamais sur ses paroles. Fidèle à lui-même et loyal envers les autres. Je dois sortir parce que les White Stripes étaient ma bouteille d'oxygène, le seul lien qui me retenait là. Je dois sortir parce que cet endroit est moche, triste et intenable quand les White Stripes n'y sont plus. Je dois sortir parce que je suffoque et qu'il me faut de l'air, de l'eau, du feu, tous les éléments naturels nécessaires à ma survie. Tout le monde sortira d'ici vivant, mais je suis apparemment le seul à ne pas être présentable. J'ai sur le dos une serpillère qui jadis avait été un t-shirt avant que l'exsudation non-stop du corps qu'il était chargé de couvrir ne le transforme en chiffon humide et ne me fasse à court terme craindre pour ma santé. Quand on se trouve loin de chez soi, on n'est pas non plus complètement démuné, privé de ressources. Celles-ci sont moins matérielles que mentales. Je passais devant le stand de merchandising quand une idée de génie traversa mon esprit. Je n'avais jamais acheté de t-shirt auparavant, non pas que je sois foncièrement coquette ni que je réprouve le mercantilisme tout azimut, ne revenons pas là-dessus. Le fait est : je n'avais jamais acheté de t-shirt. Le mal est réparé. Et cet enrichissement de vécu est encore à mettre au compte des

White Stripes. Qu'ils en soient remerciés. De toute façon, c'était ça ou une rhinopharyngite. Dehors, je balance mon t-shirt trempé dans un caniveau, les entrailles de la ville se repaissent de l'offrande, les bouches d'aération me soufflent un rot de contentement. Je m'en débarrasse à la manière d'un serpent au terme de sa mue. J'enfile le t-shirt des



White Stripes comme une deuxième peau. Je lui attribue instinctivement le statut d'objet de culte, de talisman et de porte-bonheur. Je m'imprègne de sa valeur iconique. Au plus fort de ma métamorphose et du pouvoir surnaturel que me confère ce tissu précieux, je porte un regard neuf sur la ville et si ce n'est peut-être pas un pur instant de bonheur, en tout cas c'est bien imité. Je marche dans Paris et je me sens chez moi. Je suis partout à la fois. Je me sens comme Jerry Lewis en France, le monde est une huître et la nuit m'appartient. Bon sang, ce que je peux aimer les White Stripes ! Et cet amour est sans limite. Parce que je sais qu'il est réciproque.

Cosmo

## L'enfance de l'art

(part 1)

Certains lieux conserveront toujours leur caractère sacré et leur atmosphère chargée de signification, peu importe la personnalité de ceux qui les arpentent. Il est d'autres lieux pour lesquels l'équilibre est plus précaire, là où une tentative d'appropriation souillera le paysage, là où une intrusion indésirable suffira à gâcher l'ambiance. Car si Dieu est partout, la connerie humaine n'est jamais bien loin, et les lieux sont avant tout ce qu'en font les gens. Quand un seul être parvient à infecter la douce harmonie faite de distance respectueuse et d'indifférence mutuelle qui régissait nos vies (ce qui, après plusieurs millénaires d'évolution n'est pas franchement glorieux, mais nous avons fini par nous en accommoder), il est permis de lui prêter un caractère maléfique. Ainsi vont les salles brestoises qui doivent faire face à une forme bien singulière de parasitisme : j'ai nommé Brigitte. L'Opéra de Paris avait son fantôme. Le Vauban doit désormais composer avec cette démonsse vermeille également déterminée à perturber le spectacle mais dont les oripeaux n'ont que peu à voir avec une idée romantique de la hantise. Le soliste maudit avait au moins pour lui la pudeur et l'art de fasciner, tandis que cette nouvelle nuisance possède, elle, l'élégance du gnôme ainsi que bons nombres de ses caractéristiques physiques. Il fût une époque où son champ

d'action se limitait aux récitals de variété du Quartz. Depuis elle a en sus jeté son dévolu sur le Vauban où elle assiste à tous les concerts ou presque, quelque soit le genre. Elle veut montrer qu'elle aime la musique dans sa multiplicité, qu'elle fait fi des cloisonnements, qu'elle est ouverte d'esprit. Elle veut qu'on en prenne conscience, elle veut qu'on le sache, elle veut qu'on l'admette, elle veut qu'on le lui dise, voire plus si affinités. Toute dans sa façon d'être est une immense publicité pour elle-même. Elle embête tout le monde. Que le Vauban rechigne à filtrer les éléments perturbateurs en accordant un ticket d'entrée à cette chose milite pour un mode de pensée progressiste. Mais pour les spectateurs exposés à leur corps défendant à une promiscuité pénible, il en va tout autrement. Nous atteignons ici les limites de l'humaine tolérance. Interpellations incessantes, racolage obscène, harcèlement moral : ça lasse. Le rejet instinctif dont elle fait l'objet ne sied cependant pas à cette peste (peste pestiférée mais peste tout de même) qui se met aussitôt à boudier et arpenter le devant de la scène comme un animal en cage, son visage arborant en permanence une expression hargneuse et butée. Mon Dieu qu'elle est laide. Seigneur où aviez-vous la tête au moment de donner vie à cette créature ? Enregistriez-vous alors une rupture de stock de tous les composants se rapportant à la beauté ? Il est écrit que votre grâce ne soit pas accordée à tous, mais étiez-vous à ce point opposé au gaspillage pour devoir ainsi nous en fournir la preuve concrète ? Quand elle se lasse des autres et d'elle-même, elle finit par se

casser... en traversant la scène pour atteindre le backstage. Dans sa piteuse retraite, elle trouve encore le moyen d'attirer l'attention. Par intermittences, elle se réactive et revient à la charge. Dussiez-vous commettre l'erreur de l'ignorer, elle s'accroche à vous et ne vous lâche plus. Comme ces clébardes abandonnés qui prennent la maltraitance pour une marque d'attention. A la différence notable que les animaux ont l'avantage d'être dénués d'arrière-pensées, contrairement à cette mocheté qui s'entend à jouer les prélats ou les adjudants-chef et ne manque aucune occasion de donner des ordres ou de dire la messe. « J'aime pas les gens qui boivent et qui fument. » Très bien. Moi j'aime pas les naines ménopausées qui font de la morale à deux balles. Un partout. Sur la scène, imperturbable, Billy Childish aura considéré les exactions hooliganes de cette teigne avec calme et circonspection. Preuve que sa sagesse est mille fois supérieure à la mienne. Monsieur Childish, vous honorez ce lieu.

Quand les Headcoats ont raccroché en 1999, je ne m'attendais plus à revoir Billy Childish sur une scène. Depuis le temps qu'il serinait ne tenir la musique qu'en piètre estime, lui préférant ses occupations de poète ou de peintre, la fin des Headcoats ne s'annonçait nullement comme étape ou transition, c'était un paraphe, un adieu aux armes. Les Headcoats avaient duré plus que tous les autres groupes auxquels Childish avait appartenu. La scène ne l'avait jamais réellement enthousiasmé. Je l'imaginai cloîtré dans sa maison de la campagne de Chatham, définitivement rangé des guitares. Mais comme il semble n'y avoir à Chatham que peu de manières satisfaisantes de tuer le temps pour un sémillant retraité de plus de quarante ans, Billy Childish a vite décidé de remettre ça avec les Buff Medways. Nous savons la chance que nous avons. Et à Brest où 'Wild' Billy Childish & the Buff Medways ont remporté un succès... (comment dit-on quand il n'y a quasiment personne dans la salle mais que tout le monde est emballé? ah oui:) un succès critique, nous le savons mieux que personne. La caution que représente Childish n'a pas attiré la foule. Oublions-la. Car les individus présents n'ont eux rien raté de ce qui fait la spécificité d'un concert de Childish, à commencer par cette configuration scénique si particulière qui consiste à enlever un par un les éléments techniques inessentiels à un plein rendement. Et si certains se sont peut-être inquiétés de l'absence des retours, se demandant où diable étaient passés ces gros machins noirs et incidemment à quoi ils pouvaient bien servir, la prestation des Buff Medways aura contribué à bouleverser leurs repères et à pulvériser leurs appréhensions. Pas de sono. Tout ce que vous entendez est exactement ce que Childish et ses deux comparses entendent, tout ce qu'on entend sort des amplis et tout ce qu'on ressent vient des tripes. Quel son mes aïeux ! Dès les premières mesures de « Well well/No mercy », c'est du nanan. Les Buff Medways déroulent. Compos personnelles entrecoupées d'inaltérables classiques : « You make me die » (Mighty Caesars), « Punk-Rock ist nicht tot » (Headcoats), « Hound dog » (Leiber/Stoller), un enchaînement « John the revelator / Jack the ripper » (Son House/Link Wray) et retour. Impeccable. Nos bienfaiteurs de Rockin'Brest ne faisant pas les choses à moitié, ni au trois-quart, le séjour de Billy Childish aura été brève mais judicieusement optimisé puisqu'on devait le retrouver le lendemain à la fac Victor-Segalen pour une lecture de poésie et un showcase de blues. Il y

avait aussi une exposition d'une dizaine de ses toiles. Et si l'on tenait à découvrir toutes les facettes de cet artisan multicarte (il récuserait l'appellation d'artiste), c'était là qu'il fallait se trouver. Même sans l'appât des cocktails promis par le vernissage, j'aurais répondu présent. Seul problème : je n'entrave que dalle à la peinture. Je fais partie de ces personnes incapables d'analyser une émotion d'ordre picturale et sans possibilité de m'appuyer sur un guide, un bréviaire ou un manuel de stuckisme pour les nuls, ma tâche ne s'en trouvait pas facilitée. Mon oeil profane m'a malgré tout permis de déceler quelques constantes et il apparaît que Billy Childish peint comme il joue, en recyclant - c'est indiscutable - mais en sélectionnant les emprunts et en puisant essentiellement en lui-même. Des éléments identiques se retrouvent dans des toiles différentes, dans des tailles différentes. Continuité dans les obsessions, permanence dans les thèmes. Que je classerais en trois catégories : la rupture (les ponts), le temps (les horloges), la mort (le gibet – logo du label Hangman).

Ça faisait un bail que je n'avais plus mis les pieds dans une salle de TP. Je poirautais seul devant la pièce depuis une trentaine minutes, mais quand je suis entré, toutes les places assises étaient déjà prises. J'ai pas compris. Ponctualité estudiantine sans doute. L'ambiance est studieuse. La guitare de Billy Childish n'est pas la même que la veille, lui non plus vraisemblablement n'est pas le même. Sa moustache dissimule ses lèvres, mais on les devine figées dans une position propice à exprimer la facétie. L'oeil pétillant de malice, il jauge son audience via quelques remarques pince-sans-rire. *Unequivocally British* en somme. Cela cache quelque chose : un tempérament traqueur, c'est certain. Mais il a l'air en forme. On s'amuse comme des petits fous. Et on n'est pas les seuls. Sa compagne Juju pouffera plusieurs fois de rire, corroborant la thèse selon laquelle l'humour du bonhomme est naturel et spontané.

Quelqu'un définissait la poésie comme étant ce qu'il y a d'intime en tout. Ce quelqu'un n'a pas jugé bon de donner une définition du "tout" ni de l'"intime" mais on peut supposer que la rime, la métrique, la césure ou le décompte syllabique n'entrent pas forcément en ligne de compte et que la matière poétique ne se plie pas à des principes normatifs stricts. Et si l'on est bien embêté de ne trouver aucun alexandrin dans la versification Childishienne, qu'à cela ne tienne, je le professe avec la dernière énergie : c'est bien de poésie qu'il s'agit (parce que nous sommes entre nous, n'est-ce pas). Tout repose ici sur la scansion et le débit. Ses poèmes sont des instantanés où le sens prime sur la forme et où la charge émotive prime sur le sens. Quelques noms grapillés au hasard aident à situer ses influences : Dostoïevski, Celine, Fante, Hamsun. On va dire Bukowski pour résumer. L'amour est un chien de l'enfer et la haine une dent de ma chienne. Le tout n'appellant de ma part qu'un seul commentaire : "Pure self-hatred man !" On termine en chanson avec le "blues stuff" comme il dit. Juste Billy et sa guitare, et parfois Billy sans sa guitare. Pêle-mêle : "Bourgeois blues", "John the revelator", "Troubled times", "I'm hurting", "You make me die", "Well well" et on se quitte avec "I've got everything indeed". And so do we. Je ne vois effectivement pas ce qu'on pouvait demander de plus.

Cosmo

# LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

## #4



Quand Dante et Virgile furent parvenus au sommet de la montagne menant au Purgatoire au-delà de laquelle, c'était clairement stipulé dans le règlement, nul non-chrétien n'était autorisé à aller, le premier s'adressa à son compagnon de voyage. « C'est ici que nos routes se séparent mon loyal ami. Que Dieu t'accorde Sa miséricorde. Puisse Sa grâce toute puissante conjurer notre éloignement par delà l'espace et le temps. Bon, mec, tu as mon e-mail. Ciao. » Dante se retrouvait donc seul. Tel qu'il l'était face au souvenir de sa Béatrice, ayant irrémédiablement raté sa chance de lui demander où diable elle était aujourd'hui où il avait besoin d'elle. Comme il l'était face aux tribunaux religieux qui prononcèrent la confiscation de ses biens et le condamnèrent à l'exil, le laissant seul et désemparé sans même pour sa défense le bénéficier d'une formule bien sentie : « L'enfer, c'est moi ». Mais le paradis, c'est un autre. C'est du moins ce qu'on l'est en droit de penser puisqu'il subsiste un doute sur l'entière paternité du troisième volet de sa trilogie et qu'on suppose Durante Alighieri décédé avant d'achever son oeuvre, ce qu'une tierce personne s'est chargée de faire. Qui ? Comment ? Pourquoi ? Et à quelle heure ? C'est entre mille autres choses ce que Nick Tosches se propose de découvrir dans « La Main de Dante ».

Au Moyen-Âge, le système féodal régissait la vie sociale, l'obscurantisme religieux dominait la vie spirituelle, les progrès technologiques se réduisaient à peau de balle. La télévision n'existait pas et quand les serveurs d'hébergement étaient en rade, les gens n'avaient le choix qu'entre le travail de la terre et la louange du Seigneur. Dante créa son site web, opta pour la seconde option et écrivit ce que Tosches et d'autres avant lui considèrent comme « le chef d'oeuvre absolu issu de la chrétienté ». Nous ne savons presque rien sur l'ère médiévale, période de stagnation, de servitude et d'enténébrement, sur laquelle peu de documents d'archives nous sont parvenus. La quête de Tosches n'en a que plus de mérite.

Nick Tosches considère « La Main de Dante » comme la meilleure chose qu'il ait jamais écrite. Cet homme est la modestie incarnée.

Cela dit, il faut rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu, savoir faire la différence entre ce qui relève de l'extorsion de ce qui relève de l'emprunt, y souscrire aux meilleures conditions, de préférence aux taux d'intérêts les plus avantageux, accompagnés de mensualités échelonnées (ce que nous autres chrétiens appelons le « rachat »), et reconnaître la facilité de ce mec à jeter des mots sur la page et son incontestable exigence pour ce qui est de faire en sorte que ces mots sonnent juste.

Ce livre étant consacré à Dante, il est tout à fait normal que Nick Tosches commence par parler de Nick Tosches. Sa vie, son oeuvre, ses conquêtes, sa place dans le champ littéraire, la position exacte de son compte en banque, ses misères avec le diabète et sa relation privilégiée avec

Dieu. Nick Tosches se plaît à le répéter : la religion n'existe pas. Le mot n'apparaît nulle part dans La Bible. Si l'on se fie à l'étymologie latine (religat, ligaturer, concrètement : être enchaîné à), on est en droit de se montrer méfiant envers les dogmes rigides et les rites rancés sur lesquels s'appuie toute forme de religion organisée. Selon moi la différence entre Dieu et l'église est la même que celle qui existe entre Elvis et le Colonel Parker (une fois chassée l'image de Dieu crevant sur la cuvette des chiottes, illustrant imparfaitement mon propos et contraire à la loi de Moïse, quoi qu'on en dise). Mais si Tosches décrète que la religion n'existe pas, il y a encore de la place pour se demander si Dieu existe, et si oui, est-ce qu'il accepte les chèques ou le paiement sécurisé en ligne. Par l'entremise d'un Dante semi-fictionnel, Nick Tosches théologise à bâtons rompus. Faut s'accrocher.

Dans ses oeuvres antérieures, Tosches a remodelé le genre documentaire de remarquable manière en partant de matériaux bruts relativement barbant (actes de naissance, catalogues de maisons de disques oubliées, classements du billboard, coupures de presse, comptes rendus d'audiences, rapports de police...). Il déploie ici sa virtuosité stylistique via divers procédés que je vais décrire succinctement. Le béhaviorisme consiste à décrire l'action, sans interférer dans la vie privée des protagonistes. Leur psychologie et leurs états d'âmes sont suggérés par leurs actes. Les événements se lisent en pointillés. Au lecteur de compléter les blancs. Par exemple, si un gangster rituel nommé Louie se répand en remarques calomnieuses sur le physique d'un faire-valoir, avant de l'humilier plus durement et de l'exécuter d'une balle dans la tête, c'est au lecteur et seulement au lecteur de se demander si Louie est une crapule vicieuse ou un humaniste doué de compassion. Ne comptez pas sur Tosches pour vous mâcher le travail. A l'opposé du béhaviorisme, on trouve le monologue intérieur, encore appelé « mince, le voilà qui se remet à cogiter ». En tant que forme littéraire, le monologue intérieur est au cerveau ce que le stéthoscope est à la pulsation cardiaque : un amplificateur. C'est l'instrument idéal pour connaître les pensées des personnages, leurs motivations profondes et leurs pulsions refoulées, ce que les gestes simples et les expressions du visage seraient incapables de faire. Par exemple, si un protagoniste est en train de dealer un manuscrit précieux à un prix exorbitant, quelques commentaires subjectifs nous aideront à savoir s'il cherche à conclure impartialement une opération commerciale pour le compte d'une puissance industrielle ou s'il veut tout simplement se faire des couilles en or. Une troisième tendance se dégage dans la section médiévale du récit, faite de descriptions fouillées et de riches détails, l'ensemble devant moins au naturalisme balzacien qu'à l'incantation poétique. S'agirait pas de passer pour une chochette : les copains de Little Italy vont lire le bouquin. Nick Tosches est le premier à



Avant



Après

→ ajouter à ces intermèdes chichiteux ses propres clauses rogatoires. Toute envolée lyrique sera ramenée à son point de départ. Toute sentimentalité excessive sera punie d'une peine d'emprisonnement allant de cinq à dix pages. Toute tendresse inconsidérée sera immédiatement reconduite à la frontière. Il est strictement interdit de romantiser dans les cursives de l'appareil. Résultat : une écriture indiscutablement belle, lardée de saillies blasphématoires (« Chierie d'écriture ») dont la fréquence confine au comique de répétition. Drôle.

« Je suis un produit AOL-Time Warner ». La formule iconoclaste qui ouvre la partie autobiographique du livre donne la mesure, le reste restitue la démesure. La prose de Nick Tosches est belle mais un peu machinale. La gnose de Nick Tosches est jubilatoire par endroit, hérétique par moment, mais toujours plaisante pour ceux qui en on fait, comme moi, leur marotte. Si la « La Main de Dante » est le symptôme, le bilan psycho-médical est gratiné : schizophrénie tripartite, mythomanie, mégalo-manie, syndrome de Tourette. Un extrait du dernier roman de Neil Gaiman (« American Gods ») clot le diagnostic : « Le langage est un virus, la religion un système d'exploitation, et les prières ce n'est que du spam à la con! »

**Nick Tosches : La Main de Dante** (Albin-Michel)

L'enfer ou son antichambre étaient de tous les bons coups en ce début d'année, puisque dans son roman « Au Piano », Jean Echenoz fait passer son héros de vie à trépas, le livrant aux mains d'une bureaucratie de l'au-delà où le Jugement dernier laisse place à une espèce d'agence d'orientation. L'idée est amusante, mais Echenoz est amusant quelle que soit l'idée. Je me rend bien compte que conseiller Echenoz aux punks que vous êtes relève de la gageure. L'apport essentiel des écrivains issus de la contre-culture des années soixante-dix (polar, rock, gonzo journalisme) était le style simple, direct, épuré, brut de décoffrage, action en temps réel et première personne du singulier. Là dessus, Echenoz ne cadre pas. L'un des rares avec Pierre Michon à s'exprimer avec raffinement et vouer une admiration sans borne à Flaubert, Conrad ou Beckett. Allégeance au Verbe qui fait de lui un écrivain éminemment goncourable (et goncouru si mes souvenirs sont bons). Le style est travaillé, les tournures de phrases tarabiscotées, et le passé simple a droit de cité (on doit même trouver deux ou trois imparfaits du subjonctif, en cherchant bien). On aime ou on aime pas. Michon a au moins le mérite de mettre ses tripes sur la table, tandis qu'Echenoz, des tripes, c'est à

se demander s'il en a. Il n'est pas dit non plus qu'il possédasse des organes intestinaux, qu'il ne se soit jamais rendu coupable de la moindre flatulence, probable aussi qu'il soit dénué d'odeur corporelle. A la ville (et seulement à la ville puisqu'il rechigne dans ses livres à se mettre en scène), Echenoz affiche une attitude compassée, maniéré dans sa gestuelle, affecté dans son maintien. Dandy, poseur, truqueur. D'ordinaire, je détesterais mais je ne suis plus à une contradiction près. Ce qui le sauve, c'est l'ironie mordante, la virtuosité du style, l'intelligence du regard et – ça ne saute pas aux yeux – une incontestable tendresse à l'égard de ses personnages. Après le drôlissime « Méridien de Greenwich » (écrit très jeune,

mais publié très tard, obstiné qu'il était à le proposer aux éditeurs, collectionnant les refus), Echenoz s'est attardé dans un genre assez indéfinissable, sorte de non-romans d'espionnage (ou romans de non-espionnage si on veut), où le thème central de la duplicité était renforcé par le brouillage d'une écriture précieuse, spacieuse, douceuse, et salement ennuyeuse si on se les tape à la chaîne. A partir de « Nous trois », c'est chef d'oeuvre sur chef d'oeuvre. « Un an », « Les grandes blondes », « Je m'en vais », et celui-ci. Chacun est un exercice de style, et qui dit exercice dit labeur. La concision du produit fini ne rend pas compte de l'effort auquel il se soumet et la somme de travail nécessaire à en venir à bout. Echenoz pourrait produire bon an mal an son petit roman de divertissement et faire coïncider sa sortie pour une élection au prix littéraire le plus proche. Il pourrait. Mais il a d'autres idées en tête. A contrario de son pianiste neurasthénique qui s'aperçoit qu'il a raté sa vie et dont on se demande s'il n'est pas en train de rater sa mort, Echenoz a clairement défini les limites de son champ d'action et fixé ses objectifs. S'il s'impose des ratés, c'est pour mieux ciseler son ouvrage. Et s'il a choisi de s'effacer derrière son oeuvre, c'est pour mieux la destiner à la postérité. Ce qui, pour le commun des immortels, est une chose bien naturelle.

**Jean Echenoz : Au Piano** (Minuit)

Cosmo

PS : Au début de l'année, les Editions Allia et Albin-Michel se sont joués une curieuse comédie qui aurait pu s'intituler « La guerre de Tosches n'aura pas lieu » où l'esprit de conquête se mélangeait aux vertus olympiques pour un seul et unique but : arriver le premier. Albin-Michel annonçait « La Main de Dante » pour fin-janvier. Allia allait tout mettre en oeuvre pour sortir « Blackface » dans les mêmes délais. Un excès de précipitation qui voit le produit fini s'enorgueillir d'un nombre appréciable de coquilles et fautes d'orthographe (j'en ai dénombré une bonne trentaine). Quand on sait la manie de Nick Tosches à noter scrupuleusement toutes les coquilles émaillant des coupures de presse se rapportant à son sujet (ici Emmet Miller), et qu'il y consacre plusieurs paragraphes dans « Blackface », on ne saura que penser du laxisme des correcteurs, se demandant s'il faut y voir une ironie ou une faute de goût. Ce point de détail ne sera pas retenu contre les Editions Allia, en regard de l'objet-livre, de l'amour qu'elles lui portent, de l'hommage qu'elles lui rendent.

Nick Tosches : « Blackface » (Allia)

# MaGic EyebaLL !



Le video club où je vais louer mes cassettes s'appelle Monsieur Video. Le temps s'est arrêté depuis longtemps, dans ce petit local décrépi. L'invention du DVD, ici, n'est qu'une rumeur discrète qui n'a pas dépassé le premier présentoir à l'entrée du magasin. Imaginez, si cette rumeur devait se propager, il faudrait changer l'enseigne en Monsieur DVD. Là, je vois déjà les épaules tombantes du gérant s'affaisser.

Je crois pouvoir dire sans me tromper que ce type manque cruellement d'imagination. Et d'humour. Et de discernement. Ce qui peut passer pour de la mauvaise volonté de sa part. Soyons clair : ce mec fait le boulot le plus cool de la terre. Il pourrait avoir la politesse de s'en rendre compte. Au lieu de ça, il affiche invariablement une mine contrite, à mi chemin entre la constipation chronique et l'ulcère de l'estomac. C'est certain, ce mec déteste les gens.

Un truc est arrivé à une fille que je connais dans ce video-club. Plus qu'une histoire : une authentique blquette bubblegum qui sent le pop corn et le coca.. Dans le teen movie de leur vie, mettons Rachael Lee Cook<sup>1</sup> dans le rôle de ma copine, et Wes Bentley<sup>2</sup> dans le rôle de Monsieur Video (je me permets ici d'enjoliver un peu la réalité, si vous n'y voyez pas d'inconvénient). Le film s'ouvre avec un gros plan sur l'enseigne du video-club. Ensuite, la caméra se faufile par la porte d'entrée et débouche sur la boutique grisâtre, minuscule, mais où les présentoirs paraissent pourtant étrangement éloignés les uns des autres. On s'y perdrait comme dans un placard à balai. Enfin montez le son. Faites péter le College Rock... Et moteur !

Ca s'est passé le jour où elle a loué *Les Ailes du Désir*. Je n'ai jamais vu ce film. Et je n'ai jamais pensé à lui demander ce qu'elle en avait pensé. A vrai dire, on n'en a jamais reparlé ensemble parce que ce qui suit est beaucoup plus passionnant que des mecs déguisés en ange qui traînent leur misère à Berlin.

Le premier acte a eu lieu le lendemain, lorsqu'elle est allée rendre la cassette. Elle s'avance vers le comptoir, pose la video dessus, s'apprête à faire demi-tour lorsque

Monsieur Video l'interpelle (c'est-à-dire qu'il murmure d'une voix étranglée) :

\_ « Attendez, mademoiselle ! »

Il s'empare d'une feuille de papier pliée en quatre ( c'est-à-dire qu'il la soulève d'une main tremblante) :

\_ « Hier, après votre départ, un jeune homme m'a demandé de vous remettre ça. »

Un peu éberluée, elle prend la mystérieuse feuille de papier et s'en va.

L'acte deux se déroule autour d'une bière dans un bar branché, avec moi dans le rôle secondaire de la confidente, et débute par un résumé du premier acte suivi de :

\_ « Tu veux que je te lise le message ? »

Et comment.

\_ « *Aujourd'hui, tu as loué Les Ailes du Désir. Depuis je ne cesse de penser à ton charmant sourire. J'aimerais te revoir. Voici mon numéro de téléphone.... Laurent.* »

Acte trois : enquête. Ah, mais nom d'une pipe qui est donc cet admirateur secret ? Doit-elle le rappeler (elle n'est pas célibataire, ce qui ajoute au scénario un soupçon de dilemme et un zeste de défi moral) ? Et, qu'est-ce-qu'elle lui dirait ? Et si c'était l'homme de sa vie ? Et si c'était un serial killer ? Qui était présent dans le vidéo club le jour où elle a loué *Les Ailes du Désir* ? Comment peut-il savoir ce qu'elle a emprunté ? Et s'il avait l'accent du nord ? Tant de questions sans réponse. Et soudain, l'illumination.

\_ « Tu as ta carte du vidéo-club sur toi ? »

Après une courte mais néanmoins minutieuse expertise et une comparaison en règle des écritures... C'est évident. (Vous allez être étonné). Le mystérieux « Laurent », l'admirateur secret, mais...

\_ « ... C'est lui !... C'EST MONSIEUR VIDEO !!... »

Quatrième acte : Vérification de l'hypothèse. Mon amie appelle le vidéo-club :

\_ « Monsieur Vidéo. Bonjour. »

\_ « Euh... C'est bien Laurent ? »

\_ « ... Oui... »

Et que s'est-il passé ensuite ? Et bien, rien bien sûr. Il n'y a que dans les vrais teen movies que le mec nul au premier abord, se révèle, en fait, être un mec super cool. Cherchez le nerd à lunettes, fan de Star Trek, vous verrez qu'il finira bourré à hurler du Guns and Roses sur les tables<sup>3</sup>. Mais ici, c'est la vraie vie. Et Monsieur Video n'a rien de Wes Bentley. Même si ses locations ne sont qu'à deux euros, et qu'il possède tous les films de Kevin Smith (même *Mallrats* - un teen ultime -), ce n'est qu'un pauvre type taciturne et ennuyeux qui accumule les raisons de détester les gens.

Bon, je sens que vous commencez à vous demander pourquoi je prends encore la peine de fréquenter ce video-club. Ca va vous en boucher un coin : parce qu'on peut y louer des films. Plein. Monsieur Video est mon fournisseur officiel de teens, de films d'horreur et de bizarreries.

Dans les grands video-clubs, il y a toujours un rayon « films cultes ». Vous avez remarqué ça ? Moi, j'ai surtout remarqué que c'était stupide. Tout ce que je veux dire, c'est que *Brazil* n'est certainement pas mon film culte. Et *The rocky horror picture show* non plus. Je cherche la petite bête ? Exactement. Je pourrais dresser la liste de mes films cultes, de mes scènes cultes, et même de mes personnages cultes, et aussi de mes intros préférées. Ça pourrait être d'un intérêt relativement limité pour vous. Mais après tout, ce n'est pas moins pertinent que de passer devant le rayon « films cultes » d'un video-club pour y voir que je devrais vénérer *Eraserhead* de ce benêt mégalo de David Lynch. Heureusement, chez Monsieur Video, on ne trouve aucun autel. Juste des catalogues poussiéreux sur le comptoir. Des catalogues de films à un euro – un pauvre euro – vous me suivez ? Et que trouve-t-on dans ces catalogues ? Ben, des Films Cultes.



Il y a ce « film » : *Six string samurai*<sup>4</sup>. Fait avec deux dollars, une caméra empruntée et 100 boîtes de pellicule périmée. Et pas de scénario, à part un fil conducteur : en 1957, les soviétiques ont pris le pouvoir aux Etats-Unis. Le roi de cette nouvelle Amérique dévastée règne à Lost Vegas et s'appelle Elvis. A la mort d'Elvis, tous les guitaristes migrent à Lost Vegas pour tenter de lui succéder. Parmi eux, se trouvent Buddy, un jeune guitariste impassible, prétendant au trône. Il récupère en route un gamin qui passe tout le film à pousser des cris rauques sans aucune raison rationnelle. Buddy et son « ami » tentent donc d'arriver à Lost Vegas vivants. Leur périple est parsemé de rencontres aussi improbables qu'incohérentes avec des hommes des cavernes en voiture, une famille de cannibales, une armée russe en déroute, et un bon nombre de concurrents guitaristes bien décidés à leur faire la peau (enfin surtout à Buddy. Le gamin, on s'en fout. D'ailleurs, sa présence dans le film reste inexplicquée). La scène finale est anthologique. Aux portes de Lost Vegas, Buddy doit affronter son ennemi le plus redoutable : une sorte de guerrier aux longs cheveux noirs, qui n'est autre que la Mort elle-même, dans un duel de solos de guitares, au cours duquel le méchant clame d'une voix d'outre-tombe : « Prépare-toi à mourir ! Incline-toi devant le Dieu Heavy Metal ! ». Grandiose.

Les spectateurs de ce « film » (oui, je mets des guillemets...) se divisent tout naturellement en deux camps. Le camp de ceux qui pensent que c'est une merde, et le camp de ceux qui pensent que c'est un chef d'oeuvre. Entre les deux camps, se livre un combat aussi passionné que celui de Buddy contre son Ennemi Velu ; aussi féroce que celui du rock and roll contre le heavy metal. Dans le film, aucun des deux ne sort vainqueur. Sur le canapé du salon non plus. Force est de constater que ce film n'est ni une merde ni un chef d'oeuvre. Ou peut-être tient-il un peu des deux à la fois. D'accord, c'est nul, il n'y a pas d'histoire, il est mal joué et platement réalisé. Mais on a envie de lui trouver des excuses. Une chose aussi tordue ne peut être foncièrement mauvaise.... Alors chef d'oeuvre ou pas chef d'oeuvre ? Rock 'n Roll ou Heavy Metal ? Et vous, dans quel camp êtes-vous ?...

<sup>1</sup> Rockeuse féline dans *Josie et les Pussycats* où elle et son groupe sont pris au piège par une maison de disques très très méchante qui met des messages subliminaux dans leur musique (mais ça se passera pas comme ça !). Et fausse moche dans *Elle est trop bien*, où elle finira par enlever ses lunettes et mettre une robe pour ainsi séduire le don juan du lycée.

<sup>2</sup> Si, si... C'est le beau mec au sachet dans *American Beauty*.

<sup>3</sup> Voir *Can't Hardly Wait* (titre « français » : *Big Party*). Teen movie dans les règles de l'art où de beaux jeunes gens stéréotypés cherchent à coucher les uns avec les autres au cours de la fête de fin d'année. Ne cherchez pas à déceler la moindre ironie dans mes propos : c'est un Grand Film qui a la particularité de ne compter dans ses rangs que des têtes connues (si vous regardez des teens et des séries télé, vous passerez plus de la moitié du film, le doigt pointé vers l'écran à dire : « Eh, c'est celui qui joue dans Six Feet Under ! » ou « Eh, c'est le Docteur Malucci ! », ou encore « Cool ! Breckin Meyer ! »). Et dans ce film, donc, un jeune gars maigrelet et très moche, président du club d'échecs, adepte du jeu de rôle et du pull jacquard, se prend une cuite phénoménale avant d'entrer dans la légende grâce à une sauvage imitation d'Axl Rose.

<sup>4</sup> *Six String Samurai* de Lance Mungia (1998). Film à regarder les sourcils froncés d'incompréhension, les yeux écarquillés d'incrédulité, la mâchoire pendante et la tête entre les mains.

# Dépositaires

Je n'ai jamais vu les Ramones en concert. Curieusement. Car les occasions n'ont pas manqué, à Paris, au long de toutes ces années. La seule fois où je m'étais effectivement déplacé, à la Mutualité, je ne sais quand dans les années 80, toutes les places avaient déjà été vendues. Je vous demande un peu, la vaste Mutualité, comment aurais-je pu savoir. Je suis tombé sur Suspense, le chanteur des Cherokees, un pied dans le plâtre, en train de néanmoins essayer de franchir des barrières métalliques disposées là. Je ne sais pourquoi, mais durant ces années, je passais mon temps à croiser des membres des Cherokees en ville. Ou leur camion, un Mercedes délabré de couleur bordeaux, enfin, majoritairement bordeaux, il était pourvu de quelques pièces rapportées aux teintes variées et comme si cela n'avait pas suffi à l'identifier, les mots Rock Circus étaient peints sur ses flancs. La raison sociale du management, je suppose, mais cela sonnait étrangement hors du temps, renvoyant à une époque encore plus révolue que ces années 80: la décennie précédente. Ses Sensational Alex Harvey Band ou Ronnie Lane's Slim Chance, et de là, par association d'idées, ses Back Street Crawlers et autres Savoy Brown ou Spooky Tooth, mais si je commence à vous parler de musiciens qui, s'ils ne sont pas morts il y a vingt ou trente ans, sont généralement obsolètes, on n'est pas sorti de l'auberge.

Le camion des Cherokees, donc. Qui a manqué me renverser un jour. Avenue George V, ce qui, s'il avait réussi son coup et m'avait expédié ad patres, aurait constitué une mort moins qu'impressionnante. Les Cherokees eux-mêmes. Leur bassiste géant, pas celui que l'on aperçoit sur la pochette des albums, mais son prédécesseur, au sein d'une première mouture du groupe. Leur chanteur surexcité qui à l'époque, loin de vaillamment tenter de se faire un nom dans le garage technoïde ou les publicités L'Oréal avec son Ultra Orange, faisait du garage tout court, ce qui s'imposait d'autant plus que propulsé par sa fameuse paire de guitaristes, de vrais frères en polos à rayures, il parvenait plus que raisonnablement à évoquer Iggy Pop. Leurs albums. Ah, les deux albums des Cherokees, du moins avant qu'ils ne se reforment avec un autre chanteur, on y reviendra. La poignée de chansons mémorables, ou, telle 'bad day', indispensables, qui y sont dispersées. Mais en dessous du déluge sonique asséné sur scène. Voire très en dessous. Car non content de les apercevoir en ville, séparément et souvent, je les ai vus sur scène, ensemble et souvent.

Pour les faux frères, je ne saurais trop dire ce qui s'est

passé : tour à tour absent, retenu par autre chose, pas au courant, en pleine crise de paresse... C'est par flemme, ainsi, que j'ai manqué le seul concert que les Saints ont donné à Paris. Les vrais Saints, du temps où Ed Kuepper était à la guitare, ce qui ne risque pas de se reproduire avant longtemps, si l'on en croit l'intéressé – Interviewer: êtes-vous encore en relation avec Chris Bailey ? Ed Kuepper: uniquement sur le plan astral.

Mais bien sûr, et c'est peut-être la vraie explication, il y avait le sentiment que les Ramones étaient là pour toujours. Jamais disparus du paysage depuis le tout premier album, ce relatif ovni dont la pochette, surtout, nous fascinait, l'été où nous l'avons découvert à Londres - pas une performance, il était très clairement affiché dans le premier magasin de disques visité: ne croyez pas ceux qui vous racontent qu'il fallait être rudement attentif pour être au courant des prémices du punk.

Au contraire, eu égard à l'allure et au son de ces précurseurs, on ne parlait que d'eux. Jusque là et en ces années où Yes et David Bowie tenaient le haut du pavé, ce que l'on avait de plus robotatif à entendre, parmi les groupes en activité, étaient les Flamin Groovies, c'est tout dire - beaucoup d'intégrité, et même beaucoup trop, avec ce respect frisant le compassé pour les générations précédentes. Et puis, aussi, bien sûr, le Sonic's Rendezvous, mais comme cela était réservé à quelques centaines de fidèles locaux, à même d'aller les voir dans les rares bouges les accueillant à Detroit, on n'était pas au courant. Ce n'est que bien plus tard que la réalité a été connue.

Oh bien sûr, il arrivait que l'un des Ramones s'arrêtât, le batteur le plus souvent, mais on s'en fichait: un autre aussitôt se substituait à lui, doté du rassurant patronyme, peut-être même auraient-ils pu tous être remplacés et le groupe devenir vraiment éternel. Je vous entends protester et m'opposer qu'il y eut bien séparation après un album final. Mais celui-ci était affublé du titre trop évident d'Adios Amigos et la dissolution avait été annoncée avant sa sortie et pour le seul cas où les ventes ne seraient pas à hauteur des espérances, ce qui tout de même compromettrait la crédibilité du propos.

Outre cela, on ne prend au sérieux la nouvelle de la fin d'un groupe que lorsque, insuccès individuels, désœuvrement collectif ou arriérés d'impôts, il se décide à reprendre le collier. Parce qu'à de très rares exceptions près, de telles reformations sont fort décevantes; c'est seulement alors que l'on se rend compte de la perte et, surtout, que l'on prend conscience de son irrémédiabilité.

Eternels, donc. Capables du meilleur comme du pire,

et apparemment d'autant plus pérennes que le pire était depuis longtemps derrière eux : tout d'abord ces trois ou quatre premiers albums, surprenants sur le champ mais dépassés sitôt que sortis par la meute des punks britanniques; plus tard, les tentatives de recentrage hardcore du milieu des années 80. Finalement, rien de trop catastrophique, d'autant qu'à chaque fois ces errements ont été suivis d'une magistrale mise au point: It's alive - ne serait-ce que pour les photos de Bob Gruen sur la pochette. - et Acid Eaters - que des reprises, sereinement exécutées et toutes de bon goût.



Cherokees circa '88

Oui, de bon goût. N'en déplaise aux affreux, les Ramones n'ont rien de provocateurs dégoulinants de bière ou d'excès. Ne sauraient constituer une idéologie anarchisante ou situationniste quelques plaisanteries plus affectueuses que tordues sur la politique étrangère de la Maison Blanche ou sur la propension des adolescents américains à abuser de tout ce qui leur tombe sous la main le samedi soir. Pour le reste, des propositions absurdes - le Ku Klux Klan a volé ma petite amie -, des rêveries confortables - un tour en GTO - ou de confondantes observations psychologiques - chaque fois que je mange des légumes, je pense à elle; s'il existe raccourci plus saisissant du désarroi amoureux, que l'on m'en fasse part, et vivement.

Pour l'essentiel, nos New-Yorkais sont les dépositaires d'un savoir-faire pop et sonore, celui des groupes de la première période punk, guère éloignée puisque datant de la décennie précédente. Il faut imaginer qu'il s'est écoulé moins de temps entre la naissance du rock, intervenue pour simplifier dans le milieu des années cinquante, et les débuts des Ramones au milieu des années 70, qu'entre ceux-ci et aujourd'hui. Et donc qu'il s'est passé bien peu d'années entre le sursaut des années 60 et ces mêmes débuts. Intéressante période que ces années 60: les rocks américains et anglais n'ont peut-être jamais été aussi différents, en dépit de bien des convergences ponctuelles. Aux uns l'excitante électricité, aux autres les fioritures baroques. Si bien qu'in fine, s'il faut choisir son camp, on peut préférer un album des Seeds ou des Troggs à un opéra-rock des Pretty Things ou un concept album des Kinks. Je sais, les Troggs sont des anglais. Mais en réalité, des américanophiles égarés au Royaume et considérés avec condescendance par son élite rock.

Au-delà des leurs passionnants albums - une grosse moitié de leur production, et comme ça, sans trop réfléchir, vous pouvez me citer dix groupes qui peuvent ne pas rougir d'un album sur deux ? -, le mérite considérable des Ramones est d'avoir ramené à une nécessaire simplicité un rock britannique égaré loin de ses bases, en inspirant la meute punk évoquée plus haut. Prenons un exemple au hasard : s'ils n'avaient entendu les Ramones, pensez-vous que les Slaughter and the Dogs auraient jamais dépassé le stade des reprises ânonnantes de Moot the Hoople ? Dieu sait que j'aime Slaughter and the Dogs et qu'à la différence de ceux des Ramones, leurs premiers albums demeurent parfaitement écoutables. Mais je ne peux ignorer que sans ceux-ci, pas de ceux-là.

Et ce mérite est d'autant plus grand que les Ramones opéraient à leur début dans un environnement musical qui ne s'y prêtait guère. Considérez les autres piliers de la jeune scène new-yorkaise d'alors: des étudiants rêveurs qui assez vite inventeront une manière de world music, une poétesse auto-proclamée faisant une fixation logorrhéique sur Rimbaud en dépit des tentatives de son excellent groupe de resserrer les débats, une paire de guitar-heroes totalement imperméables aux modes.

On pourra m'opposer que s'il suffit d'une étincelle pour mettre le feu à la prairie, c'est que celle-ci est terriblement sèche. Certes; mais tout de même : ce sont des mains capables, en l'espèce, qui ont frappé le silex.

Luc Lemaire



Eve Gilbert est une jolie fille qui fait des comics et d'ailleurs elle n'en fait plus. Tout de suite vous vous faites des idées. Je ne vous en parle pas juste parce que c'est une jolie fille mais parce qu'elle fait des comics. Le cas est suffisamment rare pour être signalé. Et le fait qu'elle ne fasse plus de comics (tout en restant jolie fille) est sans doute encore plus rare. Pas de rester jolie fille (encore que) mais de ne plus faire de comics. J'explique mal. « TITS ASS & REAL ESTATE » apportera les éclaircissements nécessaires aux zones obscures de cette courte présentation. Ou pas. La préface de Robert Crumb est de celles dont on dit qu'elles justifient l'achat de l'ouvrage qu'elles introduisent (une excellente opération financière donc puisque le reste n'est pas mal non plus). Eve Gilbert a cessé de faire des comics au milieu des années 90. Gary Groth (la moitié pensante de Fantagraphics) s'est décarcassé pour les compiler. Il a ses raisons. J'y souscris avec fermeté.  
**Eve Gilbert : « TITS ASS & REAL ESTATE » (Fantagraphics Books)**

# WALKING WITH THE BEAST

Dans ma vie, j'ai rencontré des gens bizarres, des weirdos, des allumés, des ivrognes qui parlent tout seul dans la rue, des amoureux déchirés par les yeux verts d'une inaccessible diablesse, des teigneux, des gentils, des bourrus, des incendiés à vie.

Jeffrey Lee Pierce est un peu tout ça à la fois.

Sauf que lui, il a enregistré sa folie. Et ça c'est inusable, y en a pas beaucoup des comme lui.

Imaginez un bar country-blues, y a de la sciure par terre entre les crachoirs, l'enseigne Budweiser crachotte lamentablement vu son néon prêt à lâcher, les mosquitos crétiens tournent autour comme si c'était le cul lumineux de Jayne Mansfield et puis Jeffrey Lee est au bar, occupé à se blinder consciencieusement la tronche au scotch, ou à l'Aquavit. L'Aquavit, ça tue. Et c'est Chalumeau qui le dit.

Là, vous avez ce Brian Jones bouffi qui vient de retraverser le Styx, back from hell carrément, le mec siffle ça comme des verres de flotte destinés à faire descendre des aspirines. Parfois, il éclate de rire. Un rire sans joie, hystérique. Un rire nerveux de fille qui déconne avec ses copines. Sans raison. De temps en temps, il se lève, marche vers le juke-box en faisant sonner les ferrailles de ses bottes, il se cramponne au truc et programme inlassablement les chansons écartelées de douleur de Hank Williams. Il se retourne vers vous avec un sourire carnassier, guettant votre réaction.

Z'avez intérêt à avoir la bonne.

Vous êtes prêt pour une soirée avec Jeffrey Lee Pierce ? Fastoche, y a qu'à jouer les disques, le film suivra la bande-son, faites sortir les mômes, c'est du concentré d'amour et de haine, comme lui.

Quand il gémit son amour pour Ivy des Cramps, il ne triche pas. Il ne triche jamais.

C'est une déclaration écrite avec du sang et de l'alcool. Peut-être que les vrais durs ne dansent pas, mais ils pleurent quelquefois.

Jeffrey Lee et Ivy, c'est Tristan et Iseult. Ou Rocky et Adrian si vous préférez. Sauf que lui, il va rester là à gueuler, dangereux et mortifié, il n'y aura que l'écho goguenard pour lui renvoyer sa supplique en travers de la face. Ca fout les jetons, non ?

« Fire of Love » est bourré jusqu'à la gueule de cette poignante fulgurance, « Sex Beat » et son martèlement diabolique, « Mooooove », quand le punk-rock trouve son Baudelaire, ça pue la mort et le souffre, ça irradie de souffrance. Il a pas le choix : c'est ça ou serial killer.

Heureusement pour ceux qui l'ont croisé, il a préféré mettre sa vie déchiquetée dans ses disques, tant mieux pour cette pompeuse d'âme qu'est le rock'n'roll, jamais rassasiée la chienne.

Mais Jeff s'en fout du rock'n'roll, pour lui ce n'est qu'une planche pourrie. Pareil pour le blues qu'il s'acharne à traîner derrière sa vieille Chevy de location, accroché au pare-chocs arrière, et pendant des kilomètres de route poudreuse. Never enough...

Tout ça sans calcul puisqu'il ne peut rien faire d'autre, il chante de la country blessée avec la même hargne désespérée, hululant comme un loup-garou qui sent venir la balle d'argent.

Et cette putain de reprise de « My Man is Gone Now » sur « The Las Vegas Story » ?

N'importe qui ou presque aurait changé un peu les paroles. Aurait chanté « My GIRL is gone now », because la trouille, bien sûr. Le syndrome du vestiaire de foot, ou de la chambrée de caserne où les « potes » font des concours de pets enflammés. La trouille de passer pour un gay.

Jeffrey Lee Pierce n'en a rien à cogner, il hurle cette merveille aussi faux qu'il le peut, my MAN is gone now, et moi je sais,

et puis vous aussi maintenant que je vous l'ai dit, que seul un mec qui aime vraiment les femmes peut ainsi fabriquer les clous de sa crucifixion. C'est ça toute l'âme entière et passionnée de ce mec, il y a dans cette abnégation toute la fascination malade d'un Lux Interior ( on n'en sort pas) quand il écrit les paroles de « What's inside a girl ». Mais putain, qu'est-ce qu'il y a en-dessous de tout ces zips et tout ce cuir, qu'est-ce qu'elles cachent sous leur mini-skirt moulante qui nous transforme en autant de loup de Tex Avery ? Parions que Jeffrey Lee, un jour, a eu une vision du Grand Secret des Filles, et il ne s'en est jamais remis. Jamais. Sa voix en gardera pour toujours ce vibrato douloureux et halluciné. C'est l'arme qu'il faut pour éructer ces histoires hantées de fantômes sur l'autoroute, de diables courant dans les bois, cette malédiction qu'il porte à l'aise sur l'épaule gauche, comme si c'était un fusil à pompe, (ouais comme sur la pochette de « Wild Weed ») et qui le condamne à se balader avec la Bête.

Des rêves pourris pleins la tête qu'il s'empresse de mettre en chansons

pour y échapper un peu, « and I will fuck you, until you DIE », n'ayez pas peur brave gens, Jeffrey Lee Pierce est encore plus terrifié que nous : personne ne chante de cette manière par hasard. Jeffrey revient s'asseoir à votre table, l'œil du tigre est fixé sur vous. « Hey , stop the



music, now » Il prend sa gratte comme dans un rêve, d'ailleurs c'en est un, c'est la même antiquité que celle de Robert Johnson, il la gifle deux ou trois fois, gentiment, marmonne un truc pour lui tout seul.

« This is a blue, man » Il attaque « Goin' down », un morceau de son album « Ramblin'With Jeffrey Lee » et on jurerait qu'il a gommé tout ce qui vous faisait trouver le blues chiant.

Il ne reste que l'ossature, la colonne vertébrale, la substantifique moelle comme dirait l'autre.

Son blues ressemble à du punk-rock ralenti qui se souviendrait de son père.

Et toujours cette douleur chevillée au corps, cette malédiction qui l'entraîne vers le bas, down down, Jeffrey chante et c'est une baffe dans la gueule, sans gant, et son regard est fixé dans le vôtre.

Vous n'y échapperez pas.

Maintenant, vous savez ce que c'est que le blues, il ne vous reste plus qu'à aller acheter les disques de ces vieux mecs morts.

Moi, je l'ai fait. Thanx Jeffrey Lee.

Jack In The Box

## I'M AFRAID I'M YOUNG FOR EVER

« Je prends la fille dans mes bras, elle me dit : « Mais non, Balthazar. Ne fais donc pas le fier-à-bras, je suis tombée là par hasard. »

Putain de leçon, ça. Les filles ne sont pas comme nous. Bah non, c'est des filles déjà. C'est pour ça qu'on les aime, non ? J'ai déjà eu souvent l'occasion de méditer ça. Encore plus quand la fille ne veut même pas tomber dans... ce hasard. Qu'elle vous ressasse le terrifiant couplet du « copain-sans-plus », « ne-gâche-pas-tout » et toute cette sorte de choses...

C'est un jour comme ça que je me suis échoué au « Destination », près de la place De Brouckere, à Bruxelles (Where else ?). J'étais tellement bourré que j'avais l'impression d'être une olive dans un martini-dry.

Mais lucide.

Il est 19 heures, le mec me dit : « La bière est à 40 balles, mais quand le concert commence, c'est plus cher. » Il a des roulaquettes et une gueule de tueur mexicain. Moi, je lui fait : « Y a un concert ? » Lui, aussi sec : « Ouais, les Headcoats. Des anglais. Ils sont marrants, tu verras. »

Marrants. Bon. Au point où j'en suis, ça peut pas me faire de mal. Un quart d'heure et deux Duvel plus tard, les mecs déboulent pour le sound-check. Ils sont maigres, timides, et l'air méchamment sûrs d'eux à la fois. Ils portent des casquettes à la Sherlock Holmes.

Très vite, ils assènent à la salle vide trois ou quatre morceaux, comme autant de gifles en plein dans la gueule de personne. Deux trucs à eux, du rock'n'roll punky-garage tellement dépouillé qu'on devine les os, merde ils jouent BIEN, je veux dire simplement que ça me sort le nez de ma bière.

Billy Childish éructe effrontément dans un micro vintage, ça sonne comme s'il s'époumonait dans un porte-voix, genre meeting, leurs amplis sont de petits bijoux étroits et très hauts, des vox, tout en verticalité, ça crache comme dans une manif pour la réhabilitation du rock'n'roll. Ils terminent par « Teenage Kicks ». Faut que je leur parle. Trop tard. Ils déposent les armes et annoncent aux 3 personnes présentes qu'ils vont aller bouffer. Pour le concert, faudra attendre une heure. OK guys. See ya then.

Je reste là. Duvel. Duvel.

Quand ils reviennent, je ferais passer Shane Mac Gowan pour un mec straight edge.

Ils démarrent. Je vois six musiciens alors qu'ils sont trois sur scène. Mais c'est du pain béni à l'électricité, pendant TROIS HEURES un frissonnement classieux, cette vibration inimitable qui vous saisit lorsque vous êtes finalement confronté à des mecs qui ne vous font pas marcher. Do you want the real thing, or are you just talking ? Le bassiste casse une corde ( DE BASSE ! ), ils continuent, Teenage Kicks, Boredom, d'autres trucs punk 77 défilent, transfigurés, on les reconnaît bien sur, mais là ils sont plus proches tout d'un coup, on les avait jamais entendu comme ça, ils résonnent comme dans une fête avec des potes, ils VIVENT.

Y a des filles INCROYABLES avec eux, as cool as Kim Deal, comme diront les Dandys Warhols plus tard, Holly Golightly est là, Kyra aussi, mais je ne les connais pas encore. Plus tard, elles monteront sur scène et la voix de Kyra partira hystériquement dans l'aigu pour « Wiiiiiiiiild man ».

Pour l'instant, elles rigolent et boivent de la bière. Putain, ça me rappelle que Francine voulait qu'on soit juste des amis... Bref, une soirée rock'n'roll en solo. mais vous savez bien que dans ces cas-là, on discute avec n'importe qui, même avec un écureuil à cheveux jaune surmonté d'une casquette Undertones...

Je suis sorti de là heureux comme un pigeon qui vient de trouver une platée de spaghettis gerbée par un ivrogne, c'est dire si j'étais joyce !

Non, je ne veux plus rester un week-end à regarder mon plafond.



Et pourquoi est-ce que je fais ça ? Hein ? Pourquoi resté couché dans son plumard, avec un disque des Headcoats en boucle, à rien foutre, RIEN FOUTRE DU TOUT, alors que Billy Childish, chanteur des susnommés Headcoats est un type qui n'arrête jamais ? Il peint des trucs terrifiants de gamin qui n'arrive pas à vieillir. Et ça, c'est très différent des gens qui veulent retrouver leur innocence perdue ; cette fausse quête de l'immaculée candeur que nous n'avons plus. Non, Billy essaie TRES FORT d'être un adulte.

Il n'y arrive simplement pas. Ses disques ne sont pas nostalgiques, ce sont des cicatrices qui chatouillent toujours, des plaies ouvertes parfois, des baffes en pleine gueule souvent, des poussées de rage incontrôlables aussi. Et quand il passe le « Teenage Kicks » des Under-tones au lance-flammes, c'est toute son adolescence qui revient lui boxer la face.

Et là, on se demande pourquoi U2 a sorti un nouvel album. Je veux dire, à quoi bon ? Bah oui, ce brave Bono, qui est certainement plus facile à vivre que Billy Childish, est bien le dernier mec qui me donnerait envie de prendre une guitare et de fonder un groupe. Qu'est-ce que vous vous que je vous dise ? J'ai toujours préféré les films noirs où pullulent les sales types et les blondes fatales, je hais « La petite maison dans la prairie ».

Billy Childish est une teigne écartelé par le rock'n'roll, déchiré parce que des femmes fabuleuses sont venues joyeusement piétiner sa vie, mais il aime ça. Toutes celles qui l'ont approché sont des vestales improbables, des muses callipyges moulées dans le cuir noir, des viragos irrésistibles dont les yeux charbonneux dégagent les mêmes vibrations qu'une Thunderbird en flammes, ça siffle des bières, ça grille des Pall-Mall à la chaîne en faisant claquer les Zippo's, ça nous rend fou...

« I want a punk girl » qu'il aboie le Billy.

Nous aussi, pauvres rock'n'roll addicts, traînant notre dégaine de rocker vieillissants, on rêve tous de la véritable foldingue amoureuse au regard noir, T-shirt Marilyn Manson trop petit, qui nous en ferait baver un max avant de se casser avec un contrebassiste rockabilly à roulaquettes en pointes. Nous resterons seuls.

Elles aussi, parce que les contrebassistes rockabilly à roulaquettes en pointes, ça ne dure pas.

Elles se retrouveront au pire avec un gros Elvis fan de foot répandu dans le divan.

Au mieux, jeunes veuves avec des souvenirs destroy...

Leurs jolies frimousses se faneront, nos panses seront pleines d'Heineken, et nous ne nous retrouverons jamais. I WANT A PUNK GIRL !!!

Oui, pour un an, un mois, un foutue semaine.

COMMENT devenir adulte avec une telle malédiction chevillée au corps ?

Billy Childish essaie. Au moins, il essaie.

J'espère qu'il n'y arrivera jamais.

Jack In The Box

## EVEN ROCK-CRITICS GET THE BLUES

Pour mieux s'immuniser contre elles, on prête souvent aux représentants de la race humaine toutes sortes de maladies : la bêtise, la cruauté, la bassesse, la malhonnêteté; ou si l'on est rompu aux raccourcis et adepte de l'expression fruste : la connerie. Pour ma part, je déplore uniquement leur manque de coordination dans leurs mouvements de transhumance.

L'attroupement inattendu aux caisses de mon supermarché commence déjà à m'énerver. Conditions indisposantes pour moi qui cultive un semblant de marginalité où l'ermite le dispute à l'agoraphobie. Afin de réaffirmer ma singularité, je compare le contenu de leur caddie avec le mien (uniquement composé des trois éléments nutritifs essentiels : pain, fromage, pâtée pour chien). Ce qui me remet aussitôt en mémoire ce foutu clebs qui ne supporte pas qu'on le délaisse ou qu'on le néglige, et qu'il s'en faudrait de peu qu'il considère mon absence prolongée comme une négation de son être doublée d'une effroyable injustice, et qu'il se décide pour la réparer d'alerter le voisinage par de longs hurlements plaintifs dont il a le secret. Après calcul mental et rapide évaluation de la situation, j'estimais pouvoir atteindre la sortie largement avant l'arrivée de la SPA, mais seulement après m'être fait considérablement chier. La queue avançait lentement. Cherchant un moyen d'accorder cette mesure dilatoire à l'état lamentable de mes nerfs, je profitais de la proximité du rayon presse pour acheter un magazine, action que je n'avais pas accomplie depuis très longtemps. Mauvaise initiative. Impardonnable présomption. Grossière erreur. J'étais tombé sur Rock & Folk, White Stripes en couverture. Ouvert sur l'article d'Eudeline, refermé en moins de temps qu'il n'en faut à Dee-Dee Ramone pour compter jusqu'à quatre. Je devais soit m'armer de patience, soit d'un instrument tranchant et contondant plus à-même d'infliger une douleur physique à l'auteur ou, à défaut, plus adapté à mettre le magazine en pièce de manière à l'atteindre via un objet à son effigie, matériel de transfert se rapprochant le plus fidèlement possible de la représentation vaudou. J'optais pour la patience.

Rasséréné à mon retour par un assaut d'affection canine, je fais une autre tentative. Je ne vais pas plus loin que l'édition. Il porte la signature de Virginie Despentes qui, pour le coup, partage avec Philippe Manoeuvre le même toit, le même papier-peint et le même penchant pour les questions existentialistes stériles du type : « Être rock en 200x, quoi qu'est-ce ? » (un sujet qui ne tombe pas souvent au bac de philo, mais gageons que les années où ça arrive, les lycéens auront pour étayer leur dissertation de quoi puiser dans un large stock de citations journalistiquement inspirées). A l'horizon du bouclage, Manoeuvre planche sur une interro d'un autre genre. Les lecteurs lui posent des questions. Il doit y répondre. Remettra-t-il sa copie à temps ? Le suspense reste entier. A l'heure de le suppléer dans sa tâche éditoriale, Despentes se montre attentive à l'égard de son hôte, décidée à l'encadrer dans son travail et tenue de s'enquérir de l'avancée de celui-ci. Manoeuvre dit bloquer sur une question piège. On lui demande quelle personnalité rencontrée au cours de sa carrière l'a déçu. Il a beau réfléchir, il trouve pas. Et la Despentes de

s'extasier : « Mais c'est formidable Philippe! Et tu t'es fait de nouveaux copains aujourd'hui? Ton cartable n'est pas trop lourd? Ah mais tu as encore emporté ton cahier de stonologie, je t'avais pourtant bien dit qu'il n'y a pas de contrôle tous les jours. Bon, tu veux que je t'aide à faire tes devoirs? » Au-delà de l'encaustiquage amical, le propos de Despentes est d'une lisibilité parfaite. Elle veut qu'on pense du bien de Manoeuvre, personnage controversé s'il en est. Elle veut que l'on sache que, sous l'apparence de fossile inanimé, se cache une âme d'enfant en éveil perpétuel. Que derrière le potentat de la presse, détenteur d'un savoir sans égal sur les Stones, conférencier de renom spécialisé dans l'histoire et l'oeuvre des Stones, expert réputé sur tout ce qui se rapporte à - aidez-moi pour les exemples - aux Stones, on est face à un homme ouvert d'esprit capable de s'émerveiller au contact de personnes qui n'ont pas fait, ne font pas, et ne feront jamais partie des Stones. C'est respectable. Despentes kiffe complètement Manoeuvre pour ça. S'enthousiasmer pour tout le monde et n'importe qui. C'est bien, elle pense. Je me demande. En partant du principe que la haine est une défaite de l'esprit, Manoeuvre qui fonctionne à l'instinct n'a peut-être jamais connu ce sentiment. Mais comment le suivre dans ses louanges exaltées quand on le sait incapable, à long terme, de faire autrement. Si une simple rencontre suffit à emporter son adhésion, j'y vois la marque d'un caractère friable, influençable, manipulable et facile à satisfaire. Pour revenir conquis à chaque fois, ses exigences doivent être bien basses et ses espérances petites. Je ne désapprouve pas, je constate. Pour le meilleur, le pire, le moyen et le techniquement prévisible, Manoeuvre est ce qu'il est : un homme au tempérament facile, canin et débonnaire. Garnier, dont la réputation de mauvais coucheur n'est plus à faire, résume ça à sa façon : « On ne peut pas rester fâché longtemps avec lui. »

Si lui-même le dit...

On apprend maintenant aux lycéens à écrire des chroniques. Plus loin dans le programme, on leur apprendra à les lire. Les « Chroniques lycéennes » ([http://www.ac-amiens.fr/internotes/chroniques/chroniques2002\\_2003/index.html](http://www.ac-amiens.fr/internotes/chroniques/chroniques2002_2003/index.html)) s'inscrivent dans ce plan de formation. Ce projet est né d'une observation. Un enseignant a noté les réticences des écoliers envers les valeurs qu'il était missionné de leur inculquer, réticences portant notamment sur les oeuvres classiques. C'est un fait. Commandez-leur un digest de Madame Bovary, ils renâclent. Récitez-leur du Racine, et leur concentration vacille, leur attention s'égaré, ils déconnectent. L'enseignant prend conscience de la nécessité de rétablir le contact avec son audience, de renouer le dialogue avec ses élèves, de reconquérir leur confiance en usant pour ce faire de beaucoup de tact et de psychologie : « Si tu ne viens pas à Flaubert petit con, alors Flaubert viendra à toi ! » Mais l'univers scolaire a bien changé, et nous rappelons qu'il est interdit de frapper ses élèves ainsi que de prendre la moindre initiative, il y a un ministère pour ça. On a donc décidé en haut lieu de déplacer le problème. Et de brancher les lycéens sur un travail raccord avec leur quotidien et en phase avec leur culture, de façon à les préparer à la vie active tout en stimulant leur créativité : des chroniques musicales. Retombées encourageantes. Elèves et

professeurs se sont ainsi rapprochés, dans une belle et émouvante communauté d'esprit et d'intérêts. Pour le même résultat, ils auraient pu fumer du crack ensemble, dévaliser des magasins de fringues ou jouer à Tomb Raider IV en réseau. Ils ont opté pour les chroniques. C'est un choix. Je ne le discuterai pas, je me contenterai de le critiquer. Tout cela part du principe selon lequel les chroniques sont rentrées dans la culture. Quant à savoir si la culture est rentrée dans les chroniques, si elle en est ressortie, et si elle y a laissé des traces, je pose la question. Argumentation donnée par les initiateurs du projet : le rock, le rap et les musiques actuelles font partie intégrante des mœurs adolescentes. C'est un monde à eux, un sanctuaire inviolé qui leur est personnel. C'est aussi un langage : ils l'écoutent, ils le parlent. On leur a malheureusement appris à l'écrire. Chroniquer du rock, du rap ou de la musique actuelle, c'est partir de ce que l'on sait faire pour aller vers ce qu'on l'on veut vous faire faire, c'est s'insérer dans un processus culturel de plus grande envergure, c'est mettre le pied dans un engrenage qui mène à l'Académie Française, au Goncourt, à la fonction publique ou aux Inrocks. Le chemin est seulement plus long et la méthode d'asservissement plus subtile. Pour le reste, rien de changé. Une autorité bien-pensante a pareillement délimité le champ d'action et orienté le mouvement des troupes vers le même camp de travail, en ayant (consciemment ou non) négligé les aspirations individuelles des écoliers pour les fondre indistinctement dans un moule prédéfini. Ici encore la référence détermine la valeur. Car les disques chroniqués ont été proposés (imposés/proposés, ne pinaillons pas sur les

termes) par le magazine « Les Inrockuptibles » et ce projet pédagogique se prévaut d'ailleurs du parrainage bénévole de JD Beauvallet, qui n'est pas le dernier des abrutis. Seulement l'avant dernier. C'est une concession à l'infini des possibles et une politesse à l'égard des prétendants à cette place qui me la fait laisser vacante, mais il me suffit de relire l'article de Lester Bangs proposé sur ce site (chronique du quadruple album de Chigaco) puis de lire le commentaire de l'homme à la coiffure en brosse pour reprendre mes marques et réactualiser le classement. Encore à papoter critique me direz-vous. Ce n'est plus un complexe, c'est une pathologie. Tout remonte à l'adolescence, ce moment charnière où le corps est en croissance, l'esprit en formation, les nerfs à vif et les émotions électriques. C'est le moment des choix militants, des prises de position, des décisions irréversibles qui vous façonnent à jamais et s'inscrivent dans vos gènes pour toujours. Sur le thème « tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents rock-critiques », je suis orphelin de père et mère. Et de Lester.

Avec moi on ne sait jamais, autodidacte jusqu'au bout des ongles et nobody nose for ever. Mais avec d'autres on devrait apprendre deux trois trucs pas piqués des bières, sous contrôle parental et sous bonne conduite, juste rééquilibrage de la relation professeur/élève. Le premier ayant tout intérêt à être un bon médiateur ou - pour rester dans la métaphore électrique - un bon conducteur (mais ça, j'en ai bien peur, ça ne s'apprend pas).

Cosmo

### Le commentaire de JD Beauvallet (cf. Chroniques lycéennes)

Le choix de Lester Bangs s'impose de lui-même s'il a fallu attendre presque 30 ans pour voir ses textes traduits en français ! Avant il fallait être un fin connaisseur de l'anglais de la rue. Profitez-en pour lire ces chroniques sans effort et n'hésitez pas à découvrir ou redécouvrir les albums en question... Pour l'album de Chicago, Lester Bangs ne s'encombre pas de bienséance, il n'est pas certain que cette approche « sauvage » puisse encore exister dans un journal maintenant !

[La dernière phrase m'a fait penser, ne me demandez pas pourquoi, à cette planche de J.Lutes]



# T.V tout seul ou T.V chez tes parents ?

Passes encore pour la salle de cinéma. La solennité et le recueillement qu'elle exige ravive mon sens du sacré. Mais je suis devenu incapable de regarder un film autrement. Ne tiens plus en place. Profite du moindre prétexte pour s'extirper de la vision obligatoire : soulager sa vessie, se resservir un verre (pas forcément dans cet ordre), ou tripatouiller une par une les touches de la télécommande, histoire de vérifier si elles sont toutes fonctionnelles, le bouton « mute » a mes faveurs, le bouton « off » est le plus fiable, on peut compter sur lui, c'est un bouton sur lequel on peut s'appuyer, ou juste appuyer. Alors regarder un film dans ces conditions, non. J'ai beau ce qu'il me reste de matière grise, je n'y arrive plus. Alors, je me suis dit : faut que ça cesse. Je dois en regarder un, et jusqu'au bout. C'est un nouveau défi, un challenge, un dépassement. Ce soir par exemple, « Bone Collector ». Motivation maximale. Comme je sais ne pas devoir compter sur ma seule volonté, je m'invente des moyens de pression imaginaires. Je n'ai qu'à me dire que le sort de milliers d'otages coréens est entre mes mains. Que si je ne regarde pas « Bone Collector », ils y passent tous. Voilà c'est ça, des pauvres victimes innocentes, des enfants tant qu'à faire. Que ma détermination vienne à fléchir, mon instinct de miséricorde prendrait le relais. C'est bon ça : des otages coréens. Leur vie ne dépend plus que de moi. Facile. Moins facile. Carrément pas facile. Même pas cinq minutes de métrage et je switche le poste off. Conséquences immédiates. Massacrés, les coréens. Exécutés un par un. Un carnage.

Bon, ne pas céder au découragement. Pour « Bone Collector », j'étais insuffisamment préparé, trop confiant, ça n'arrivera plus. Je dois me remettre en question. Des films, j'en ai vu de bien pires. Je pensais pouvoir encaisser. Je dois me ressaisir. Aucune explication. Aucune raison médicale, handicap sensoriel ou tare congénitale, ne peut venir étayer la moindre hypothèse. Incompréhensible. Mais je ne me laisse pas décourager. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il y a ce soir ? « Jurassic Park 3 ». Un film de dinosaure. J'ai vu les deux premiers. Excellent test. Allez, on se motive. Echauffement, révision, antisèches : brontosaurus, tricératops, ptéranodons, diplodocus, tyrannosaurus. Incollable. Tout mon être est concentré sur un seul objectif : « Jurassic Park 3 ». On oublie les coréens. L'enjeu est maintenant bien plus élevé. Hmm voyons, la race humaine ? Non. Je serais capable de stopper la vision par simple méchanceté. Je n'ai qu'à penser aux baleines. Ou aux éléphants. Voilà. Que si je ne regarde pas « Jurassic Park 3 », un météore s'écraserait simultanément sur l'Afrique, l'Asie et le zoo de Vincennes, exterminant l'espèce. Très bon ça, les

éléphants. Si je contribuais à leur extinction, je serais vraiment le dernier des salauds. Allez, va pour les éléphants. Un pack de bière, une redevance honorée et une motivation forgée dans le métal le plus résistant, me voilà équipé pour la vision intégrale d'un film. « Jurassic Park » troisième du nom. Quelle aventure mes frères.

C'est commencé. Après un prologue de facture classique (un adulte et un enfant disparaissent aux abords d'une île à laquelle ils accordaient un intérêt aussi vif que prudent), nous retrouvons donc le Professeur Grant (Sam Neil), paléontologue de renom. Nous le retrouvons au civil et au privé passablement désabusé. Conférence moyennement exaltante. Fouilles de terrain routinières. Ressources financières tarries. Cet homme brillant mais marqué porte en lui une cassure, une obsession, une phobie, une idée fixe. *Raptorus Vulgarus*, autrement dit le raptor, objet de tous ses complexes et de toutes ses craintes. C'est ce qu'il ressort d'une visite de courtoisie rendue à Laura Dern (cf. « Jurassic Park 1 »). Plus tard Grant accepte, contre rétribution, de servir de guide à un couple d'originaux, interprété par William Macy (grand acteur) et Tea Leoni (beau cul). Destination : l'île costaricienne d'Isla Sorna, site B, terre des braves et des dinosaures. L'île du prologue, bien sûr. Grant éprouve des scrupules, il ne veut pas approcher les dinosaures, il connaît le danger, il pose ses conditions. La rémunération promise, providentielle pour ses recherches, aura raison de ses hésitations : ses réticences sont rapidement vaincues : Marché conclu ! Tope-là ! Où est-ce que je signe ? En route messieurs dames ! Go baby go !

Nous survolons donc le site de Isla Sorna. Appareil piloté par un trio de probables mercenaires patibulaires (tous les mercenaires sont patibulaires, c'est bien connu). Côté passagers, il y a donc le couple précité et le Professeur Grant accompagné d'un de ses disciples. Dinosaures à onze heures. Grant se râcle la gorge, l'universitaire reprend le pas sur l'homme. Il décrit, là à gauche, un troupeau de gnagnagna. Auditoire inattentif, il est assez gonflant, faut dire. Personne ne l'écoute. Moi-même, j'aimerais qu'il s'arrête. Se laisse pas démonter. Non mais écoutez-moi, troupeau de gnagnagna là. Paroles échangées par les autres. Le mot qui fâche. Atterrir. Quoi atterrir, ai-je bien entendu ? Il n'a jamais été question d'atterrir. Objection qui n'émeut que très superficiellement les hommes d'équipage, on s'apprête à atterrir. Grant s'échaude. On aurait abusé de sa confiance. On lui aurait menti. Le coup fourré quoi. Sa réaction ne fait pas attendre Indignation. Scandale. Mandale. Boum. Evanouissement. Atterrissage (hors champ).

Au réveil, quelques détails confirment l'hypothèse selon laquelle il ne s'agit nullement d'un vol d'agrément effectué en classe semi-touristique. La femme qui lance des appels au mégaphone par exemple. Tout s'explique, ils sont à la recherche du même du prologue. Ce sont ses parents. Ils n'ont pas pu accepter la terrible fatalité de sa disparition, ni la passivité des instances gouvernementales. Ils sont venus le chercher eux-mêmes. Les liens du sang, c'est beau.

D'autres détails laissent à penser que la faune locale ne facilitera pas le travail de recherche. L'agitation qui secoue les fourrés par exemple. Et les nervis qui reviennent à toutes jambes en criant au secours, on se tire les mecs. Décollage en catastrophe. On néglige de faire l'appel, il manque un passager. L'appareil s'élève du sol. Pas longtemps. Collision avec un simili-tyrannosaurus. Crash en pleine végétation. Le dinosaure, qui a déjà avalé le retardataire, s'attaque à l'avion. Le pilote se fait extraire du cockpit, façon Robert Shaw dans « Les Dents De La Mer ». Hommage. Jeté au sol, les jambes en charpie, il trouve la force de ramper pour essayer d'échapper à son agresseur. L'instinct de survie. Sa situation étant compromise, intéressons nous aux autres restés dans l'avion. Le dinosaure les chahute un peu. Puis ils profitent d'une providentielle diversion (une autre bestiole s'est pointée) pour s'éloigner tranquillement. Nul triomphalisme chez nos rescapés qui profitent de ce relatif calme pour faire le point et analyser la situation. Les voilà prisonniers d'une île inhospitalière, les voici face à des choix limités. Fuir ou mourir. C'est une *survival*. La possibilité de repartir avec l'avion n'est évidemment pas soulevée. La carlingue scindée en deux rend cette solution inapplicable. Sans omettre les assauts brutaux du saurien, lesquels ont certainement fait subir des dommages irréparables aux instruments de bord. Ça et l'absence de piste de décollage. Bref, on oublie l'avion. C'est même pas la peine d'y penser. A pu avion. Pfout. Niqué avion. Kaput. Faut se démerder sans.

Notez la rapidité avec laquelle les dinosaures sont montrés. Dans les vieux films, où il était de rigueur de figurer la menace dans la tête du spectateur avant de la visualiser à l'écran, en prenant soin de souligner l'ambivalence sauvagerie/civilisation, on aurait eu droit à d'interminables dialogues. – Li Raptor li pas bon, bwana. Li tuer toi. – Allons mon brave, eussiez-vous un instant oublié vos croyances archaïques et vos superstitions débiles, vous vous eussiez rendu compte que chaque créature a sa place dans le dessein de Dieu et s'insère dans l'univers d'infinie perfection qu'Il a bâti. – Li mauvais, missié. Li enculé de sa mère. Li pas bon. No goude, no goude, no goude.

– Et bien, c'est ce que nous allons voaa-aaarh etc. Bon, on se re-concentre. Pense aux éléphants. A trop cogiter, je vais me faire rater une scène importante si ça se trouve. Non, ça va. Tranquille routine. Dialogues croisés. William Macy et l'entrepreneur chicano tapent la discute, amorçant une amitié naissante. Les seconds rôles aussi ont des sentiments. On tombe sur des oeufs de raptors. Hors champ, le jeune premier en fauche un, c'est évident. Allez, on continue, ça manque d'action. Hollywood. Délais de tournage serrés, cadences effrénées, exigences syndicales respectées. Découverte du parapente du prologue. Les hommes empoignent la toile, apparition d'un cadavre adulte en décomposition. Hurllements hystériques de Téa Leoni. Ça dure un peu, un rien de complaisance à cadrer le presquesquelette, les films italiens des années 80 étaient parfois plus subtils. Là ça s'éternise. Enfin, Téa Leoni s'éloigne nerveusement. Très bon jeu d'actrice. Sa gestuelle saccadée atteste son trouble, c'est patent. On se dirige fissa vers des habitations en ruines, feu le parc jurassique. A l'approche du complexe : mouvement furtif en arrière-plan. Raptor à tribord. Cela n'augure rien de bon. Je le sais, j'ai vu les deux premiers films de la trilogie.

Dans les locaux dévastés, Tea Leoni se dirige vers un téléphone. Mauvais réflexe. La ligne est coupée. Mais elle a révélée sa nature profonde, aussitôt cataloguée en bourgeoise, acariâtre et délatrice, salope, mal baisée. « Brigadier, je signale la présence de raptors dans ma rue. Ils font un chahut de tous les diables. Faites que cela cesse, c'est intolérable. » Tss tss. S'ensuit une intéressante séquence de close-combat entre un raptor agile et nos protagonistes. Désordre, confusion, mouvements rapides, mal de crâne. Lutte acharnée suivie d'une trêve lors de l'immobilisation de Téa Leoni et Sam Neil par le raptor, placés de part et d'autre d'une porte grillagée. Temps mort. La minuscule surface de terrain habitable échue aux deux humains jette quand même une ombre sur leur devenir, vu que l'espace réduit dont ils disposent oblige à une promiscuité inconfortable et très peu de liberté pour envisager des relations sexuelles, là, maintenant, tout de suite. D'autant qu'un signe de tête du raptor suggère sa vivacité d'analyse, son esprit d'initiative, sa ferme intention d'escalader le grillage pour fondre sur ses proies. Fût le bestiau. Ensuite, c'est confus. Ça coure dans tous les sens, la situation s'est débloquée je ne sais pas comment. A l'extérieur, le chicano se fait niquer la tronche. Et Sam Neil se retrouve en

mauvaise posture, cerné par trois raptors animés d'intentions peu pacifiques, terriblement menaçants, ouvertement prêts à lui casser la gueule. Suspense. Le moment idéal pour une coupure publicitaire si vous voulez. C'est alors que. Zap. Coup de théâtre. Fumée lacrymo (procédé agréé par les forces de police), stupéfaction chez les raptors, une chose rapide entraîne Grant loin de tout ce chambard : le gniard du prologue. Il est vivant. Qui en doutait. Au calme dans la cachette du même, Neil lui témoigne de la gratitude pour son sauvetage, lui avoue son admiration pour ses aptitudes à la survie en milieu hostile. Et pour les biscuits, il est



All I'm saying is now is the time to develop the technology to deflect an asteroid

content aussi. On fait connaissance. On parle littérature et paléontologie. On découvre qu'on s'accorde sur beaucoup de choses, qu'on possède des goûts en commun, qu'on aime les mêmes auteurs, qu'on déteste les disques de Clapton. Bref, il en résulte immédiatement respect mutuel, estime réciproque, amitié naissante.

Mais le plan de tournage n'attend pas. Action croisée. Les personnages, scindés en deux sous-groupes, convergent vers le même point (la plage). Le gamin entend la sonnerie du portable de son père. Rapproché évident, retrouvailles émouvantes. – Mais comment tu nous a retrouvé mon petit ? – Ton téléphone portable gros bêta. – Mais mais, je ne l'ai pas sur moi mon téléphone portable, je l'ai confié à Sanchez qui s'est fait bouloté par un dinosaure carnivore à la deuxième bobine, quel est donc ce fieffé mystère ? Regards interrogatifs. Profonde réflexion. Déduction logique. Ho ho. Dinosaure à treize heure. La sonnerie du portable retentit à nouveau, démontrant la robustesse du matériel de télécommunication américain, capable de capter un signal à des milliers de kilomètres de distance et à l'intérieur de l'estomac d'un dinosaure en pleine digestion. Mais l'heure n'est pas à la louange du fabricant, la bestiole est

trop proche. Respiration retenue. Temps figé. Zoom avant sur la trombine de Sam Neil s'appêtant à prononcer sa phrase culte : « Courez » (dialogues de Peter Buchanan. Sobres. Efficaces. Facilement mémorisables). Bouteille vide. Pas le moment de se laisser distraire. Les éléphants. Pense aux éléphants. Voilà nos amis arrivés dans un bâtiment surélevé. Tous indemnes comme par hasard. Pas tellement dégourdi ce dinosaure. Nouvelles données, on découvre les oeufs de raptor, en possession des fuyards depuis le début, et raison possible de leur ressentiment à l'égard des homo sapiens, mais pas sûr. « – Qu'est-ce qu'on fait s'ils nous trouvent avec ? – Et qu'est-ce qu'on fait s'ils nous trouvent sans ? » That is the question, on aurait rajouté à l'ère élisabethaine. Déambulations hésitantes dans le bâtiment. Accès au sous-sol. Descente d'une passerelle, Professeur Grant en tête. L'escalier se casse la gueule, dévoilant un précipice profond, on entend les matériaux chuter très loin tout en bas. Construction américaine. Boulot probablement salopé par une main d'oeuvre costaricienne sous-rémunérée. Grant se rattrape de justesse. On lui demande si ça va. Hochement de tête. Quand même, il a failli y passer. On pourrait s'attendre à ce que ses nerfs flanchent, qu'il soit envahi par une panique rétrospective, qu'il éclate en sanglots, pleurant, hurlant et pissant dans son froc.

On comprendrait. Que non. Il reste là stoïque, impassible et décontracté, vaguement pensif. Zen quoi. Vraiment, ce type a des couilles au cul. L'escalier ayant démontré son manque de solidité, on se retranche sur un pont de même constitution. Ambiance ça passe ou ça casse. Climat tendu. La traversée du gosse se voit interrompue par un vol de ptérodactyle à basse altitude, indétectable au radar, effet de surprise garanti. Rapt d'enfant, détection provisoire dans un nid haut perché. Le bleusaille vole au secours du marmot à l'aide du parachute récupéré tantôt. Rien ne se perd etc. Je déconnecte. Pourtant ils sont mal barrés là, ils ont besoin de mon soutien. Parle à mon cul. La musique pétaradante et la stridence des cris de ptérodactyles me tapent sur le système, et ma bouteille est encore vide. J'en ai assez vu. Clac, rideau. De toute façon, ils vont probablement tous s'en tirer. J'imagine un final à base de raptor, où le jeunôt fera peut-être usage de l'instrument reproduisant le cri de l'animal aperçu au tout début du film. S'ensuivra chez les raptors incompréhension, trouble (–mais, il est des nôtres ?), connivence, amitié naissante. Quant au message délivré par le film, il est limpide. Faut pas se prendre pour Dieu. Et faut pas déconner avec les oeufs de dinosaure. Amen.

# ONE HIT WONDERS



Back to the future... direction les merveilleuses années 80... les années lycée... Insouciance, bon-heur et fun pour certains. Frustrations, hésitations et déceptions pour mézigue. Faut pas non plus noircir totalement le tableau, j'y ai connu de bons moments, mais ce n'est jamais ce qui me vient à l'esprit de prime abord.

Cours insipides, profs condescendants, promiscuité avec la lie de la terre, sentiments à fleur de peau basculant parfois dans une semi-hystérie... on y ajoute aussi une petite poignée d'individus (appelons-les les potes, les sacro-saints potes), une bande de losers à mon image, pas populaires le moins du monde, ni friqués ni ploucs et disparus depuis longtemps dans une faille temporelle...

Pour tenir le choc dans cette guerre de tranchées, dans laquelle on patauge jusqu'aux genoux, les yeux brûlants non pas du fait des gaz de combat mais des attaques insidieuses de la testostérone en ébullition, il vous faut obligatoirement un truc. Pour ma part, j'avais (hey ! j'ai toujours !) le plus absolument parfait des antidépresseurs, qui n'a fait rien moins que de me maintenir en vie : *le rock'n'roll*.

Se lever le matin pour aller au lycée, rien de comparable au niveau torture morale. La gueule en vrac et une motivation qui avoisine le zéro absolu. La tartine de Nutella qui se désagrège dans un bol de café. On se traîne comme un fantôme. Quelques minutes plus tard, on se retrouve sous une pluie battante à déambuler jusqu'à l'arrêt de bus, dans lequel il faudra se fader la compagnie d'animaux juste pour entendre parler de l'industrie soviétique pendant deux heures. Pas moyen. J'y vais à pied. Ce soir, j'irai chez un pote et je lui taxerai quelques galettes, ça mettra de l'huile dans la bécane. Me voilà donc avec un sachet fnac sous le bras, contenant quelques LPs et 45.

- Prends celui là aussi, qu'il me dit, alors que j'ai quasiment un pied dehors. Tu vas adorer...

J'enfourne le skeud en question, mon esprit chope fugacement les mots *Psycho Candy*. Jesus & Mary Chain.

Jamais entendu, mais quelques dépêches de la

presse spécialisée me reviennent en tête. Le genre *ça vrille du larsen dans ta face ou ils carburent au speed*, enfin les conneries habituelles de rock-critic, quoi. Arrivé au bercail, c'est celui-là que je mets sur la platine direct.

Et là, effectivement.

La voix du chanteur susurre des paroles qui m'ont tout l'air d'être des bluettes à l'eau de rose, la voix noyée dans un écho brumeux. Le batteur tape sur des boîtes en carton. Le bassiste a eu Sid Vicious comme prof. Les couches de gratte s'empilent là-dessus comme un mille-feuilles maléfique, une piste après l'autre, de plus en plus fort, de plus en plus cradingue. Le larsen est presque omniprésent. Johnny Ramone=Pat Metheny ! Nonobstant tout cet infâme merdier, les chansons sont magnifiques.

Je mate la pochette intérieure, ornée de photos en noir et blanc du groupe. Putain quelle classe... lunettes noires, veste en cuir, futes déchiquetés, la crinière hors contrôle, guitares à ouïes... et l'air aussi avenants que des gus du KKK.

Leurs morceaux continuent à se déverser dans mes conduits, ça dérape dans le grinçant à tout va, mais il reste toujours à la base cette structure de pop song parfaite. A chaque titre, je m'écrie intérieurement « çui-là, c'est le top », jusqu'au suivant.

J'arrive à *Just like honey*, et mon univers vacille sur ses bases, mes os se liquéfient... trois accords enregistrés dans les égouts par ces gouapes aux gueules de constipés, et à l'arrivée la chanson d'amour la plus simple, touchante et directe jamais conçue par une cervelle humaine... incroyable...

Cette cassette m'a accompagné pendant toute la période lycée, et il m'arrive encore de l'écouter en frissonnant d'aise... parce que ce foutu disque, je ne l'ai jamais eu que le temps de l'enregistrer ! Je me suis pourtant jeté sur le second avec frénésie... *Darklands*, qu'il s'appelle... consternation, déception !

Toujours des belles chansons mais avec un son clean ! Et une boîte à rythmes ! Fuck !!! Ça merde !!!

Tout ce déluge électrique castré par une production qui sent bon sous les bras... vite, quelqu'un à qui le fourguer, que je puisse m'acheter un single ou deux, aller voir un film d'horreur, faire quelque chose d'excitant, bordel !

J'ai même fini par les voir sur scène (avec un billet exo, bien sûr), pour la tournée *Honey's dead*... drôle d'ambiance, style boîte de nuit, projections vidéos et light-show un peu à la My Bloody Valentine, mais pas aussi dangereux pour le cortex... salle bourrée à bloc, pleine de tites meufes en marcel avec rien en dessous, qui se trémoussent en rythme... deux morceaux du premier LP, joués mollement... étrange soirée...

Chaque fois que je traîne mes guêtres à la fnac, je vais voir dans le bac J&MC, et ce foutu CD me fait de l'oeil à chaque fois... prends-moi, baby, prends-moi... je te décevrai pas... tu me connais... en cassette c'est pas pareil...

Un jour, je passerai à la caisse avec ce disque.

Un jour.

Ça fait pas un pli.

(scorpio)



La voix qui annonce le concert prévient du même coup qu'il est interdit d'enregistrer ce qui va suivre.

Enjoy the show. Ouais, d'accord, on est content d'être là, vu le calibre du gaillard, on risque d'avoir droit à un show capable de rivaliser avec les nouveaux dinosaures du rock, Cure, Simple Minds, U2 ou qui vous voudrez, mais de là à ENREGISTRER le foutu truc, il se touche l'autre là...

Première erreur shériff. Bob ne fait pas dans le grand guignol : il se pointe en même

temps que ses trois (3 !) acolytes, look western sobre, futsal noir et tiagues, il s'accroche son harmo autour du cou et se plante devant son micro. J'ai à peine le temps de me dire : « Merde, c'est DYLAN, eh mécréant ! T'assistes à de l'histoire là » que déjà, ils sont en train d'envoyer la sauce : une version destroy de « Subterranean Homesick Blues ». On les a pas vu se donner le tempo. Bob Dylan, en fait, hurle ce premier titre plus qu'il ne le chante : il ne s'entend pas, aucune balance n'a été faite on dirait, il désigne ses retours d'un index furibard. Les autres derrière assurent en force et le guitariste blond dérape méchamment dans les virages. Woar. On se dit alors que le Zim veut chauffer la salle. Deuxième erreur les mecs : Dylan n'en a rien à foutre de la salle ; à la limite on pourrait se casser qu'il continuerait certainement à pester contre ses retours tout en foutant le feu à ses meilleures chansons. Campé sur scène devant son micro, il assène ses classiques intemporels avec une tranquille indifférence et une puissance d'enfer. Il faut entendre cette version de « It's all over now baby blue », digne d'un John Fogerty, méconnaissable, lumineuse et goguenarde, se frayant un chemin à travers sa sinusite permanente, pour comprendre à quel point les chansons de ce mec peuvent devenir dangereusement énormes. Comme si ça ne suffisait pas, monsieur prend des poses à la Johnny Ramone, la guitare pendante, crachant une rythmique bluesy et malade, pendant que les autres tueurs finissent le morceau à coup de lattes. Là, on ne dit plus rien. On assiste muet à un carnage racé et salvateur.

Avec la perspicacité dont je vous sais capable, vous vous doutez bien qu'à ce stade des hostilités, votre serviteur avait la bouche ouverte, comme un crétin qui voit Betty Page ramasser ses clefs de voiture juste devant lui, sauf que là c'était juste Bob Dylan qui soudain remplissait de boucan la légende dont on nous avait saoulé, soudain il débordait de ce piédestal trop petit pour lui, soudain on s'apercevait qu'ILS n'avaient pas exagéré, voilà, c'est ÇA Bob Dylan, et tant pis pour les pieds-tendres.

10 secondes maximum entre les morceaux. Pas de « Thank you » ou de « This is a song about, errr... »

Que dalle. Pas un mot. Un simple signe de connivence aux trois autres gangsters qui ferrailent dans l'ombre et ça repart. Cette fois-ci, c'est l'autoroute 61 qui va se prendre la claque de sa vie. Oui, parce que quand on voit ce qu'il a fait ce soir de « Just Like A Woman », superbe chanson d'amour, devenue aujourd'hui cette somptueuse bombe tournant comme un V8 Chevrolet, on panique à juste titre quand son gang de voyous attaque « Highway 61 » comme on monte à l'assaut. On ferme les yeux et on jurerait que c'est le Gun Club, ou bien ces vandales flingueurs de Replacements qui, avec leur irrespect habituel et salutaire, torchent une reprise de Dylan. Mais c'est bien lui. Tellement lui. Enfin lui.

Oui, car je suis persuadé que, malgré tout ce que pourront vous seriner les gardiens du temple, j'ai vu ce soir-là le véritable Bob Dylan. Sans les garnitures, sans le groupe fangeux et trop

envahissant, sans les concessions à son public de babas naïfs, sans la mince couche de respectabilité boy-scoutesque qu'ils étaient parvenu à faire tenir sur sa vieille carcasse de rocker. Mais c'est fini tout ça ! Le Zim s'ébroue à Bruxelles, a hard rain's gonna fall, il rue dans les brancards, joue SES chansons comme ça lui plaît, sans égards pour les vieux disciples venus se recueillir aux pieds du poète visionnaire. Sont largués ceux-là.

Repartiront déçus avec le souvenir cuisant d'un concert dé-pouillé, métallique, sombre et terrible. Trois loupiotes pour qu'on voit ce qu'on fait, et c'est marre. Let's rock this joint.

Dites-vous bien que Dylan n'a plus rien à prouver. Il ne composera peut-être plus jamais d'aussi bonnes chansons que celles qui existent déjà. Seulement maintenant, il les joue pour lui, comme ça lui chante-merde c'est moi qui les ai faites après tout et avec qui il le veut. On le paie, il arrive, balance quelques chef-d'œuvres, il n'a que l'embarras du choix le vieux fumier, leur donne une nouvelle vie du fait de ce traitement de choc (gimme gimme shock treatment) et ces chansons tellement familières se mettent à briller d'un éclat neuf et sauvage. Quand c'est fini, il s'en va. Et alors ? Qu'est-ce qu'on attend d'un concert de rock ? Un cochon volant survolant la foule ?

Dylan ce soir était minimal et essentiel, donnant à beaucoup de jeunots (j'suis pas si vieux) une terrifiante leçon de sobriété et de classe. Ouais, c'est ça Dylan, et ce vieux salaud en était presque beau : tenant sa gratte comme une kalashnikov, les crins dans les yeux, arc-bouté sur ses jambes de fourmi, non mais ! Qui c'est ce gamin arrogant ? For ever young, pour sûr.

Faut que je vous parle aussi de ce passage acoustique : juste Bobby et son pistolero blond, dans le noir ou presque, giffant leur guitare à la volée, livrant une version hantée de Mister Tambourine Man et trois autres morceaux sur lesquels je ne suis pas parvenu à mettre un nom, mais je peux vous dire que ça cinglait dans l'intime, c'était nasal et habité, émouvant comme le frisson provoqué par une bouche trop proche de votre cou.

Mais ce soir, il faut que ça saigne ! C'est Bob & les Ferrailleurs. Ils se retrouvent au complet jusqu'à la fin du concert, machine à riffs fumante, crachant l'huile à pleins pistons.

Les standards s'enchaînent, ( et c'est vrai en plus ! parfois ils ne s'arrêtent même pas entre deux morceaux ), y en a que je reconnais, d'autres pas du tout, mais ça n'a pas d'importance, ça déferle intense, emportant les derniers remparts, jusqu'à ce « Like A Rolling Stones » d'apocalypse, joué avec la flicaille aux fesses et une rage de hooligan. Vision presque trop belle pour être vraie : un Dylan triomphant sans joie, la guitare meurtrière pointée comme un doigt vengeur sur les premiers rangs ( enfin ) déchaînés, un rictus haineux retroussant ses lèvres, et sifflant entre ses dents : « HOW DOES IT FEEL ? !!! TO BE ON YOOOOOUR OWN ? ? ? !!! »

Je suis sûr que cette image de Bob Dylan me reviendra à chaque fois qu'on voudra nous le faire passer pour autre chose que ce qu'il est : un foutu rocker, dangereux et teigneux comme tous ceux de sa race.

Deux chansons plus tard, Robert Zimmerman posait sa fender hurlante sur le sol et quittait Forest-National sans dire au revoir.

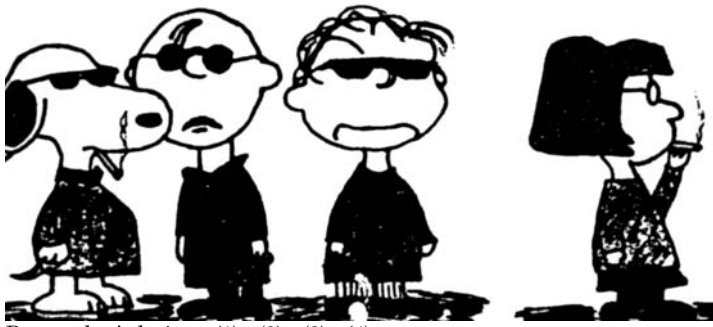
Les lumières rallumées, on entendait beaucoup parler du prix des places, 900 balles, et de la durée du concert : une heure et demie.

Je regardais tout le monde en souriant bêtement.

Mes oreilles sifflaient, j'avais des paillettes dans les mirettes, Bob Dylan venait de jouer.

Et j'étais là.

Erik « Jackinzebox » Colaux juin 89



De gauche à droite : (1) , (2) , (3) , (4)

(1) Nom : ■■■■■■. Prénom : ■■■■■■. Domicile : Lennon (no connection). Créateur du webzine cosmozebra (RIP) puis du fanzine HOB0 où il cumule les fonctions de capitaine, timonier, subrécargue, rameur. Seul maître à bord après Dieu (et aucun désir d'obtenir de l'avancement). Il boit comme Fitzgerald, il chante comme Sinatra, il danse comme Michael Jackson, et vous devriez voir ce qu'il sait faire avec une boule de bowling. Qualité principale : la modestie.

(2) ■■■■ ■■■■■■, né en 1961 comme le mur de Berlin, est toujours debout. Sauf quand il est vautre dans son divan avec son casque sur les oreilles et un vieux Rock and Folk. La nuit, il s'habille en Jack In The Box et torche des chroniques vengeresses en vidant rageusement moult canettes de bière belge. Parfois, ses coupables penchants pour les Beatles et le bourgogne le rendent exagérément sentimental et embarrassant, mais à part ça, c'est pas le mec chiant.

(3) Pas grand chose à dire sur Luc Lemaire, pseudonyme d'un complet inconnu dans la biographie duquel on ne trouve aucun trait remarquable - ou alors, peut-être, ceci: un très vague lien de parenté avec Violette Nozières. Mais vraiment très vague. Au reste, assez content de lui, et pour tout dire à la limite de la suffisance. Ecrit beaucoup, des choses jamais publiées car n'ayant aucune vocation à l'être: des notes de service, des lettres ou billets à son entourage, des listes pour les commissions.

(4) Jennifer Smaghe (27 ans) : vit (à Lille), fume (des Rothmans), boit (du café la journée, de la bière le soir, du rosé l'été), écoute (du rock n' roll), regarde (des films à l'eau de rose), lit (des romans), raconte (sa vie, dans le fanzine Facts from the Vault), navigue (à bord du fanzine HOB0 par amitié pour le capitaine), met (des trucs entre parenthèses).

\* \* \* \*

## RECTIFICATIF :

Certains parlent avec les mains, d'autres écrivent avec les pieds : je me présente humblement comme une synthèse des deux. Les quelques lecteurs qui me pratiquent connaissent ma fâcheuse tendance à user et abuser d'un effet spécial littéraire à mi-chemin entre l'enseignement par l'exemple et la preuve par l'image : la « métaphore » (en anglais « play it loud »). Ce qu'il y a de bien avec les métaphores, pensais-je, c'est que les combinaisons sont infinies, les ressources inépuisables, et l'approvisionnement gratuit. Ce qu'il y a de moins bien, c'est que je ne suis pas le seul à taper dans le stock et je m'en suis rappelé en recevant le papier de Luc qui parabolise sur mes plate-bandes (en clair : il utilise une métaphore que j'avais réservé pour mon usage), ce qui m'a laissé songeur et indécis. Les mots, une fois qu'on les a écrits, on croit s'en débarrasser et puis on a l'impression qu'ils nous appartiennent, toute dépossession se vit comme une digestion difficile, c'est con mais c'est comme ça. On va pas se cannibaliser pour si peu. Le métier de coordinateur n'est pas facile. Après avoir étudié les différentes possibilités, hésité à remanier mon paragraphe puis pensé à doubler le prix de vente de cette publication, j'ai finalement tranché : vous aurez donc droit dans ce numéro à deux métaphores pour le prix d'une. Enlever, c'est pesé et j'suis lourd, je sais, pas la peine d'en faire des kilos. Mais il se fait pas tout seul ce fanzine et un mot, une phrase, un signe de ponctuation peut perturber le processus. Le truc con, l'incident bête, en un mot comme en cent : le blocage. Pour ce numéro, je voulais absolument terminer un grand article sur Billy Childish : rien à faire, nada, nibe, peau de balle. La fameuse page blanche, tant redoutée. J'attendais que ça vienne, que ça se décoince, comme un lavabo bouché ou un appareil d'évacuation plus humainement organique. Métaphore encore : car, que ce soit pour le meilleur ou le pire, le comestible ou le nauséabond, je le rappelle : ça vient des tripes. Idée fort bien résumée par un groupe de heavy-metal dont j'ai oublié le nom mais dont un des titres disait en substance quelque chose comme : « Pas de bras, pas de chocolat » (en anglais : « No guts, no glory »). J'ai failli rajouter : No money.

F C  O O  R O  T K  U I  N E  E S	<p>« L'amour éveille les hommes, une fois dans leur vie ; ils soulèvent leurs lourdes paupières et regardent ; alors ils lisent avec joie ce qu'une douce page peut enseigner, puis ils ferment le livre. Certains remercient et certains blasphèment, la plupart oublient ; mais avec les rêves secrets des enfants, c'est là toute la lumière de leur jour. » Tony Millionaire</p>
--	--



Ce zine est dédié à ceux qui ont grandi dans les années soixante-dix... et à ceux qui n'ont jamais grandi.